

54 DEC 1952

# Lectures

Revue mensuelle de Bibliographie critique  
Organe du Service des Lectures du diocèse de Montréal  
et de l'A.C.B.F.



TOME IX - NO 3

NOVEMBRE 1952



MONTREAL

# LECTURES

REVUE MENSUELLE DE  
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES  
organe du Service des Lectures de l'Action catholique du diocèse de  
Montréal.

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c., aumônier du Service des Lectures.

Rédaction : Jean-Paul PINSONNEAULT, secrétaire du Service des Lectures.

## NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement, de septembre à juin. Les dix livraisons de l'année constituent un tome. Le dernier numéro du tome (soit celui de juin), comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés pendant l'année.
2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

*Publication approuvée par l'Ordinaire*

### CANADA

le numéro \$0.35 Abonnement annuel \$3.50 Etranger \$3.75  
FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 \*Plateau 8335

### FRANCE

Abonnement annuel ..... 900 francs \*C.C.P. PARIS 7262.50  
Société FIDES, 120, boulevard Raspail, Paris (VIe) \*Litré 7385

*Autorisé comme envoi postal de deuxième classe,  
Ministère des Postes, Ottawa.*

## SOMMAIRE

### IDEAL ET PRINCIPES

L'Ecole littéraire de Montréal et Charles Gill

Henri-Paul Sénécal, c.s.c. 97

Charles Gill (1871-1918)

Notes biographiques ..... J.-P. P. 106

Notes bibliographiques ..... Thérèse Boucher 107

### ETUDES CRITIQUES

Le cardinal de Henry Morton Robinson .... Gilles Blain, c.s.c. 111

La neige en deuil de Henri Troyat .... Jean-Paul Pinsonneault 116

### DOCUMENTS

L'oeuvre de Henri Bosco (Suite et fin) ..... Jacques Romane 119

### FAITS ET COMMENTAIRES

Les ouvrages de Paul Chanson ..... M. R., s.s.s. 124

Fides a fêté son 15e anniversaire ..... Jean Champagne 125

### NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Littérature canadienne ..... 127

Littérature étrangère ..... 135

### BIBLIOTHECA

Le Congrès des bibliothécaires à Sherbrooke ..... 137

Voeux du 8e Congrès de l'A.C.B.F. .... 137

Place à un rayon d'orientation dans les bibliothèques

scolaires (Suite) ..... Fr. Blaise Laurier, c.s.v. 139

En page de couverture : Le R. P. Paul-Aimé Martin, c.s.c., fondateur  
et directeur actuel de Fides.

## *L'Ecole littéraire de Montréal et Charles Gill*

Cinq ans après sa fondation en 1895, l'Ecole littéraire de Montréal publiait, sous le titre *Les Soirées du Château de Ramezay*<sup>1</sup>, une anthologie de dix-sept de ses membres. Dans un mot au lecteur, Charles Gill nous invite à pénétrer dans le vieux château de la rue Notre-Dame et à nous joindre aux membres de l'Ecole groupés autour du « tapis vert jonché de manuscrits ». Nous avons l'illusion de répondre à son invitation en parcourant une à une les pièces du livre des *Soirées*. Cette étude expérimentale ne laisse pas que d'être à la fois instructive et amusante. Les *Soirées* s'ouvrent avec un fragment de la *Véronica* de Louis Fréchette et se ferment ou presque avec quelques scènes du *Néron* d'Hector Demers. Entre le drame et la tragédie qui ont pour parrains illustres Hugo et Racine acoquinés à Pixérécourt, étalez ce que vous voudrez : des méditations philosophiques et morales, des discours, des sonnets, des poèmes de tous genres, des études scientifiques, des écoles littéraires, des dialogues, des billets, des églogues, des descriptions, etc. . . , et vous aurez du recueil des *Soirées* l'image d'une sorte de club-sandwich littéraire d'une épaisseur alarmante. Encore si ces genres multiples étaient soumis à une même manière d'art, la diversité des écrits ne serait qu'accidentelle. Mais on se réclame de Hugo, de Musset, de Lamartine, de Bernardin de Saint-Pierre, de Leconte de Lisle, de Richepin, de Baudelaire, de Mallarmé, de Rimbaud, et même des poètes décadents.

Les membres de l'Ecole littéraire jouissent donc d'une parfaite liberté d'imitation. Gonzalve Desaulniers écrit, par exemple, des sonnets parnassiens tels *le Roc Percé*<sup>2</sup> et *les Pins*<sup>3</sup> qui commencent respectivement par les vers suivants d'une texture serrée :

C'est un cap étranglé de varechs et d'eau grise  
.....  
O pins, énormes fûts, titans des forêts vierges !

E. Z. Massicotte nous offre la transcription canadienne de *Paul et Virginie* :

1. L'Ecole littéraire de Montréal, *Les Soirées du Château de Ramezay*. Montréal, Eusèbe Sénécal & Cie. 1900. 402p.

2. *Les Soirées du Château de Ramezay*, p. 164.

3. *Ibid*, p. 167.

Elle assise sur le tronc d'un érable que la hache d'un bûcheron avait allongé sur le sol, et moi à ses pieds, presque couché dans l'herbe longue et hérissée de la forêt, nous jouissions de la vie champêtre. Les arbres et les arbrisseaux entrelaçaient leurs bras au-dessus de nos têtes... L'air pur et sain caressait nos figures, nous embaumait des parfums cueillis dans la coupe des fleurs. Les oiseaux, les insectes, les microscopiques bêtes voltigeaient, rôdaient, grimpaient autour de nous sans crainte. Leur instinct leur disait que nous ne pouvions leur faire aucun mal, qu'en ce moment nous étions la bonté, la vie, et leur instinct ne les trompait pas... Nous savourions la nature toute belle, toute harmonieuse, toute joie.<sup>1</sup>

L'Ecole pousse la condescendance jusqu'à reconnaître le genre didactique en insérant dans son recueil une étude d'entomologie de Germain Beaulieu et un travail d'ethnologie américaniste par G. A. Dumont.

Tant de disciplines différentes font voir que l'électisme fut une des caractéristiques principales de l'Ecole. Il faudrait, ici, transcrire toute une page du livre diffus que Jean Charbonneau a écrit sur les origines, les animateurs, les influences de l'Ecole littéraire de Montréal. L'auteur y indique avec quel esprit de mansuétude, de désintéressement, de compassion, l'Ecole a bien voulu accueillir indistinctement en son sein les jeunes auteurs qui « firent volontairement le sacrifice des biens matériels pour brûler l'encens sur l'autel de la Beauté.<sup>2</sup> Aussi le président de l'Ecole, M. Wilfrid Larose, a-t-il raison d'affirmer dans un discours :

Que ce soit par telle ou telle voie, par les procédés de l'école classique, romantique, parnassienne, décadente ou naturaliste, nous poursuivons toujours la recherche du vrai, du bon et du beau, en toute liberté.<sup>3</sup>

Charles Gill est du même avis quand il fait la remarque suivante :

C'est une école sans maître que l'Ecole littéraire; nul n'a le droit d'y élever la voix plus haut que son voisin.<sup>4</sup>

Comme ses soeurs aînées de 1800 et de 1850, l'Ecole de Montréal a une mission sociale à remplir : conserver aux choses de l'esprit leur place dans la Cité. Elle ne pouvait se payer le luxe, dans un pays jeune comme le nôtre, en plein développement industriel et économique, de mépriser des oeuvres qui ne répondaient pas à une esthétique donnée, à un module invariable d'une poétique exclusive. Tout apport littéraire, pourvu qu'il fût sincère, n'était rien moins qu'une quantité négligeable. Pour nourrir la faible vie de la littérature canadienne, l'Ecole se devait d'encourager tous les talents.

1. *Les Soirées du Château de Ramezay*, p. 203.

2. Jean Charbonneau, *l'Ecole littéraire de Montréal*. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935. p. 316.

3. *Les Soirées du Château de Ramezay*, p. XII.

4. *Ibid.*, p. VII.

Malgré son électisme, l'Ecole littéraire de Montréal possède ce pendant son originalité propre. Selon Mgr Camille Roy, « l'ensemble de ses oeuvres se caractérise par un effort commun pour ramener soit aux inspirations de la conscience, soit au symbolisme de la nature, la poésie canadienne occupée jusque là à célébrer surtout notre histoire et à exalter le sentiment national. »<sup>1</sup> Pour Jean Charbonneau, l'un des fondateurs de l'Ecole, il est temps de se défaire de l'« aridité de la versification descriptive et didactique de l'école de 1860 ». « Nos poètes d'alors, écrit-il, sont imbus d'un patriotisme ardent, si nous le voulons, mais dont l'allure ne présente rien de bien neuf depuis Crémazie ».<sup>2</sup>

A n'en pas douter, — et il suffit pour s'en convaincre de comparer les tables des matières des oeuvres des deux écoles — l'Ecole littéraire de Montréal donne beaucoup moins dans le genre historique que l'Ecole patriotique de Québec. Il y a par exemple plus de matières et de rappels historiques dans un seul poème de Chapman que dans les douze chants soi-disants patriotiques de Charles Gill.

L'Ecole se tourne aussi d'instinct vers les nouveaux modes d'expression importés de France. Tous les critiques sont unanimes à reconnaître les courants parnassien et symboliste qui traversent les écrits des meilleurs de ses représentants. Grâce à l'adoption d'une forme plastique ou musicale du vers, l'Ecole contribue à libérer la poésie canadienne des entraves de la plate versification dans laquelle elle s'empêtrait encore trop souvent. Elle tord enfin son cou à la grandiloquence oratoire de l'école romantique de 1860. Gardons-nous cependant de trop systématiser. Il s'en faut que le romantisme perde chez nous tous ses droits. Mgr Emile Chartier a raison d'écrire : « L'égotisme de Hugo et la mélancolie empruntée de Musset persistent chez quelques poètes de l'Ecole. Dans leurs vers que ne déparerait pas le titre commun de « nuits », de « larmes », de « souvenirs » ou de « tristesse », l'homme continue de prendre l'humanité entière pour confidente de ses chagrins réels ou prétendus. »<sup>3</sup> Ce jugement, il semble qu'on puisse l'appliquer intégralement à Charles Gill. C'est pourquoi, sans doute, l'abbé Dandurand,<sup>4</sup> dans son histoire de la poésie, le place au nombre des continuateurs de l'école de 1860. Montrer au contraire ce en quoi, par l'authenticité même de son romantisme, notre poète se sépare de ses devanciers, tel sera maintenant notre dessein. Le peu de renseignements que nous ont fournis les rares études consacrées à cet écrivain, l'impossibilité où nous nous trouvons de compiler les articles que Gill, critique litté-

---

1. Mgr Camille Roy, *Histoire de la littérature canadienne*. Québec, 1930, p. 159.

2. *L'Ecole littéraire de Montréal*, p. 18.

3. Mgr Emile Chartier, *La vie de l'esprit*. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941, p. 147.

4. Abbé Albert Dandurand, *La Poésie canadienne-française*. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933. p. 122.

raire, a publiés dans les journaux de son époque, nous forcent à recourir presque uniquement à l'analyse de ses oeuvres, publiées en 1919 sous le titre de *Cap Eternité*.<sup>1</sup>

Remarquons tout d'abord que l'effort individuel de Charles Gill se conjugue, comme malgré lui, à l'effort commun des membres de l'Ecole de Montréal pour affranchir la poésie canadienne de l'histoire et du sentiment national. Comme malgré lui : il semblerait, en effet, après l'étude que Mgr Olivier Maurault a faite des manuscrits de l'auteur, que ce dernier eût voulu puiser son inspiration aux sources mêmes du passé. « Le poète, écrit Mgr Maurault, devait, accompagné de la France personnifiée, remonter le fleuve jusqu'à sa source et chanter tous les lieux historiques illustrés par nos ancêtres. Il avait l'intention de s'attarder à Québec. »<sup>2</sup> Ce rêve d'une époque risque de donner le change sur l'oeuvre de Gill. Une lecture attentive révèle cependant que le *Cap Eternité* se situe en dehors du plan historique. Des douze chants qui forment ce poème, les chants IVe, VIe, VIIe, Xe, XIe, XIIe, ne contiennent aucun rappel de notre passé; et les six autres ensemble, à l'exception du IIe consacré au souvenir de la race montagnaise, fidèle alliée des Français, contiennent à peine de quoi composer un sommet historique. La poésie de Charles Gill est à l'opposé de la poésie anecdotique et épisodique d'un Crémazie, d'un Fréchette et d'un Chapman. Chez le premier, un vers isolé dans une strophe, un nom isolé dans un vers suffisent à une maigre évocation de nos gloires. Chez les derniers, au contraire, c'est par strophes complètes que s'offrent à nous des raccourcis d'histoire, tel ce passage du *Saint-Laurent* de Chapman :

Tantôt ce sont Raymond, de Beaujeu, d'Iberville,  
Bourlamarque, Daulac, de Léry, Jumonville,  
Qui passent sous mes yeux, en ébranlant les airs;  
Puis ce sont Lorimier, Chénier, les patriotes,  
Que je vois s'avancer au devant des despotes,  
Le front ceint d'un bandeau d'éclairs.<sup>3</sup>

Le soin de composer de telles *litanies*, Gill l'abandonne volontiers à ses prédécesseurs. Dans son poème du Saguenay, il évoque plutôt le spectre de Dante que celui de Champlain. Albert Lozeau s'en scandalisait jadis en affirmant que « l'apparition, en plein Saguenay, du spectre de Dante détonnait dans une action se passant toute au Canada ». <sup>4</sup> Grâce à son intuition de poète, il s'empressait cependant d'ajouter que c'était là sans doute « l'effet des précipices verti-

1. Charles Gill, *Le Cap Eternité*. Editions du Devoir, Montréal, 1919.

2. Mgr Olivier Maurault, *Marges d'histoire*. Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929. p. 155.

3. William Chapman, *Les Québécoises*. Québec, Typographie Daireau, 1876. p. 35.

4. *Le Cap Eternité*, ch. VIII.

gineux, des insondables profondeurs de l'eau noire évoquant les abîmes infernaux. » Le pauvre infirme, cette fois, devinait juste : eût-il pu jouir du spectacle sublime et terrifiant du Saguenay, qu'il aurait lui-même, le premier, présidé à l'évocation du fantôme de Dante.

C'est que le Saguenay est vraiment le porche colossal d'un monde dantesque. Devant la succession ininterrompue et l'entrecroisement des hauts caps pelés qui plongent leurs masses abruptes dans la rivière noire, on ne peut, en effet, se défendre d'une sorte de terreur religieuse mêlée à l'attrait du mystère et de l'inconnu. A la vue des contreforts gigantesques qui bordent le Saguenay, on songe à la théorie des sphynx qui gardent l'entrée des immenses temples égyptiens. Et c'est bien cette nature farouche et tourmentée qui, par la seule vertu de son architecture étrange, et non par le souvenir des héros de notre histoire qui ont hanté ses parages, sollicite le génie de Charles Gill. Le Saguenay satisfait avant tout son besoin de solitude, sa soif d'infini, son goût du symbole. Nous n'avons, nous-même, jamais mieux compris et goûté l'oeuvre du poète qu'en la lisant face au cap Eternité, ce

Sphynx des passés perdus (qui) pose à l'avenir  
Le problème infini du temps et de l'espace.<sup>1</sup>

Charles Gill s'efforce avant tout de mesurer l'expansion des choses infinies de la nature. En lisant les trois somptueuses strophes finales de son *Cap Eternité* :

En vain la Vérité s'offre à notre compas  
Et la Création ouvre pour nous son livre :  
Avides des secrets radieux qu'il nous livre,  
Nous les cherchons ailleurs et ne les trouvons pas.

Nous n'avons pas appris le langage des cimes :  
Nous ne comprenons pas ce que clament leur voix,  
Quand les cris de l'enfer et du ciel à la fois  
Semblent venir à nous dans l'écho des abîmes.

Et l'ange qui régit l'or, le rose et le bleu,  
Pour nos yeux sans regard n'écarte pas ses voiles,  
Quand le roi des rochers et le roi des étoiles  
Nous parlent à midi dans le style de Dieu.<sup>2</sup>

il nous revenait à la mémoire ce premier quatrain des *Correspondances* de Baudelaire :

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.<sup>3</sup>

1. *Le Cap Eternité*, p. 69.

2. *Le Cap Eternité*, p. 59.

3. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*. Montréal, Editions Variétés, 1942. p. 11.

Nous croyons que, dans notre littérature, Gill a été le premier à prêter si attentivement l'oreille aux confuses paroles de la nature. Pour lui, la nature cesse d'être un simple décor, le motif d'une description pittoresque. Dans ce domaine, notre poète commence où finissent ses devanciers. Qu'on relise les *Paysages* de Fréchette pour comprendre combien ils sont différents de ceux de Gill. Ainsi le *Cap Eternité* de celui-là n'est que le squelette du *Cap Eternité* de celui-ci. Le dernier tiercet du *Saguenay* de Fréchette :

Comme on se sent vraiment chétif, quand on compare  
A vos siècles les ans dont notre orgueil se pare,  
Et notre petitesse à votre immensité !<sup>1</sup>

n'est que le maigre résumé des consistantes méditations de Gill sur le même sujet.

La poésie de Charles Gill est aussi fortement marquée de l'empreinte de ses douleurs intimes, réelles ou fictives, d'un besoin d'infini et d'absolu qu'ignoraient ses prédécesseurs. M. l'abbé Albert Dandurand a judicieusement noté que « tout romantiques qu'ils soient, nos poètes de l'ère antérieure, Morisset excepté, n'inclinent pas fort à la tristesse ». « Fréchette et Chapman, poursuit-il, sont, au contraire, pleins d'enthousiasme et d'entrain ».<sup>2</sup> Tel n'est pas le cas de Charles Gill qui prend plaisir à cultiver et à étaler dans sa poésie les germes de la souffrance des romantiques et des symbolistes. Le jeune inconnu, « triste et doux », auteur du *Cap Eternité* est « tourmenté par des peines secrètes ». Il fuit la Babylone « où se meurent les arts » et gagne « le noir Saguenay, le fleuve de la Mort ». En vain, cependant, il espère fuir « un douloureux passé et le sombre remords à (ses) côtés dressé ». Il n'atteint les rives de Tadoussac que pour entendre la cloche de l'église sonner le glas de la nation montagnaise. La nuit « l'enveloppe d'horreur » et « l'aile de la mort effleure son front pâle ». L'âme de Tacouérima, le roi du fleuve mort, apparaît au poète qu'elle interroge :

Qui donc es-tu visage blême  
Qui hantes la tempête où veillent les esprits?

Et ce dernier de répondre :

Je suis un trépassé relégué dans la vie !  
...  
O vieillard du passé, je suis le Désespoir !  
...  
Dans le bourdonnement  
De la vie attardée, je trouve mon tourment.  
...

---

1. Louis Fréchette, *Les Fleurs boréales — Les Oiseaux de neige*. Paris, Rouveyre-Tesquem, 1881, p. 198.

2. *La Poésie canadienne-française*, p. 227.

Partout sur cette terre où le remords me suit,  
J'emporte en moi l'horreur des infernaux abîmes.<sup>1</sup>

Courbé sous sa douleur et son remords, le poète s'engage dans le sombre défilé des monts. Mais il n'est plus seul; deux bons esprits, frères des inconnus de Musset, le doux Silence et le bienfaisant Oubli l'accompagnent. Bientôt sous leur bienheureuse influence, l'âme endolorie du poète s'apaise.

Tout s'est évanoui, remords, chagrin, rancœur.<sup>2</sup> Le poète, par le truchement du Saguenay, d'une nature accordée à ses sentiments, peut désormais écouter la « voix de l'Infini qui parle à sa conscience ». C'est ainsi, qu'après avoir sacrifié sur l'autel des douleurs avec Musset, Gill peut s'élever à la méditation philosophique de Vigny. Mais d'un Vigny croyant et priant. Car, sous la douleur qui de nouveau envahit son être, le poète adresse une prière confiante à la Vierge du cap Trinité. Les chants qui suivent « l'Ave Maria » sont consacrés à la grandeur de Dieu et de sa création. Devant le cap Eternité, le poète médite sur le « terrestre symbole de la Durée » et de la loi des choses périssables, sur l'immense orgueil de l'homme. Le merveilleux poème s'achève sur une vision finale d'éternité :

Tout passe, croule, meurt... et le monde et le ciel  
Ne sont que vanité devant l'Etre éternel,  
Car le monde et le ciel passeront avec l'heure  
Devant le Seigneur Dieu dont le verbe demeure.<sup>3</sup>

Après avoir escaladé le cap, à genoux près de l'escarpement, il ne reste plus au poète qu'à s'abîmer dans le sentiment de la grandeur de Dieu et dans l'humiliation de sa petitesse. Le poète reprend ici le thème des deux infinis de Pascal. Comme lui il conclut à la grandeur spirituelle et surnaturelle de l'homme :

J'ai drapé mon néant dans mon âme immortelle,  
Et j'ai dit au soleil : — Eblouissement d'or,  
Autant que ta splendeur une pensée est belle !<sup>4</sup>

Elagage fait de la grandiloquence, il reste que la poésie de Charles Gill s'élève à une hauteur et à une profondeur de pensée bien rares chez les écrivains de l'Ecole de Québec. Son romantisme est d'une venue plus belle que la leur.

Quant à la filiation parnassienne de Gill, on peut peut-être en voir un premier signe dans une manifestation d'impassibilité se traduisant par une sorte de pudeur — mal refrénée cependant — à étaler ses souffrances intimes. Charles Gill, comme Vigny qui prélude par son stoïcisme à l'impassibilité des disciples de Leconte de Lisle, répugne à s'abîmer dans ses chagrins. Il se fait à lui-même la leçon :

1. *Le Cap Eternité*, p. 27.

2. *Ibid.*, p. 35.

3. *Ibid.*, p. 69.

4. *Ibid.*, p. 86.

Sois grand par la douleur et chante ton pays.<sup>1</sup>  
 Apprends... comme il faut monter, le front serein,  
 Vers les sommets sacrés qui conduisent aux astres,  
 Et, le coeur abîmé dans la nuit des désastres,  
 Faire sur le granit sonner les vers d'airain !<sup>2</sup>

Mais là où l'influence parnassienne apparaît le plus manifestement chez Charles Gill, c'est bien dans son souci de la perfection du vers. Et c'est par ce désir aussi de « faire sur le granit sonner les vers d'airain » qu'il se rattache le plus directement à l'Ecole littéraire de Montréal. Le tourment des parnassiens pour la forme plastique du vers, des symbolistes pour la forme musicale, Charles Gill l'a éprouvé tout autant que ces collègues. Le poète qui, dans la préface des *Soirées* considérait le groupement littéraire de Montréal comme une sorte d'école d'apprentissage de l'art difficile de choisir et de grouper les mots, est le même qui écrivait en marge de ses manuscrits, impitoyablement : « Tout cela . . . est plutôt plat. Eh ! bien, si mon poème ne peut être mieux écrit que ne l'a été ce chant, il ne sera jamais publié. Avec un pareil sujet, la médiocrité dans la forme est intolérable. J'y mettrai tout le temps voulu, toute la patience nécessaire, car il est bien entendu qu'il sera splendide ou qu'il ne sera pas ».<sup>3</sup> Ce qui donne à croire que *le Cap Eternité*, publié après la mort de son auteur, eût subi de multiples remaniements. Gill eût repris en entier, ce nous semble, le prologue de son poème si abondant en vers qui ne sont que le travestissement d'une prose honnête. Qu'on en juge par les strophes suivantes remplies de chevilles et de fausses inversions, de vers sans rythme et sans couleur :

J'attendais le vent d'ouest, car à l'Anse Saint-Jean  
 Je devais m'embarquer pour relever le plan  
 D'un dangereux récif au large des Sept-Iles.<sup>4</sup>

J'avais pris au hasard, dans l'oeuvre de Corneille,  
 Un volume ancien que j'avais emporté  
 Dans mes derniers colis, en quittant la cité.<sup>5</sup>

Puisqu'il en est ainsi, petits coeurs généreux,  
 Leur dit-il, je demeure, en acceptant la chose  
 Qu'un père soucieux de votre bien propose :  
 A vous faire l'école ici je resterai.<sup>6</sup>

Par ailleurs, *le Cap Eternité* regorge de beaux vers dont la résonnance est de la qualité que ceux que nous avons cités plus haut. Tout compte fait, la poésie de Charles Gill s'éloigne de la facilité

1. *Le Cap Eternité*, p. 28.

2. *Ibid.*, p. 46.

3. Mgr Olivier Maurault, *Marges d'histoire*, p. 160.

4. *Le Cap Eternité*, p. 33.

5. *Ibid.*, p. 4.

6. *Ibid.*, p. 5.

d'écriture de ses devanciers, les meilleurs y compris. Elle est vraiment une incantation, un chant véritable, une vibration harmonieuse, à quoi la poésie de nos pseudo-romantiques de l'Ecole patriotique de Québec ne nous avait que faiblement habitués.

Après avoir montré que Charles Gill se sépare des écrivains de l'Ecole de Québec par le caractère nettement personnel de sa poésie, par l'étude plus approfondie de la nature canadienne, par un romantisme en somme plus authentique; et qu'il s'apparente à ses contemporains par l'abandon des sujets patriotiques et par un souci plus grand de la forme prosodique, nous voulons terminer en disant quelle leçon de sain réalisme les poètes de notre époque peuvent tirer de la lecture du *Cap Eternité*. En poésie, comme en peinture, il est beaucoup parlé chez nous du non-figuratif. Entendons par là que de jeunes poètes, en rupture de toutes les disciplines anciennes, en mal d'anarchie littéraire, s'efforcent à ne tirer que du dedans le plus obscur et le plus trouble d'eux-mêmes la matière d'un surréalisme poétique. Ils dédaignent les richesses vierges de notre nature canadienne que n'ont épuisé ni les Gill, ni les Hémon, ni les Savard, pour ne citer que ces écrivains puissants. Que nos jeunes poètes n'apprennent-ils de Charles Gill à vivifier leur poésie du sujet si éternel et si neuf encore chez nous de la nature? Libre à eux ensuite de revêtir ce thème des procédés les plus nouveaux du style. Sans faire oeuvre nécessairement « nationale » au sens « patriotard » du mot. Faire oeuvre tout simplement poétique en chantant les gloires d'une nature qui n'est qu'accidentellement canadienne. Je songe, par exemple, dans le domaine de la musique qui est soeur de la poésie, quel merveilleux poème syphonique — pendant de La Moldau de Smétana — un Maurice Blackburn pourrait écrire sur notre Saguenay. Mais revenons à la poésie proprement dite. « Literature is temperamental » écrivait je ne sais plus quel critique anglais. Que penser alors de nos jeunes poètes canadiens dont les oeuvres ne révèlent trop souvent qu'insatisfaction, pessimisme, goût morbide de la chair, et aussi aréligion consciente? Avant même d'avoir mûri, notre poésie canadienne est déjà vieille de la vieillesse des civilisations européennes. Ce qui indique un fléchissement inquiétant de la pensée canadienne-française. La poésie canadienne-française gagnerait fort à se baigner dans l'élévation de pensée de Charles Gill et dans son amour si ardent de notre nature. Elle échapperait à la « littérature de l'obéissance et de la soumission » à l'heure où les poètes français eux-mêmes de l'après-guerre s'efforcent de revenir aux plus grandes réalités humaines, de sortir du chaos déjà ancien d'une poésie désincarnée.

HENRI-PAUL SÉNÉCAL, C.S.C.

## Charles Gill

(1871-1918)

### NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Charles-Ignace-Adélard Gill naquit le 31 octobre 1871, à Sorel, de Charles Gill, avocat, et de Delphine Sénécal.

Il passa son enfance dans sa ville natale et à Pierreville, chez ses grands-parents, pendant les vacances. De bonne heure, Charles se montra indocile, réfractaire aux influences, imaginatif, sensible et rêveur. Ses dons naturels pour le dessin commencèrent tôt à percer.

Le futur poète étudia sans succès d'abord chez les frères puis dans une école anglaise. De 1881 à 1885, ses parents le confièrent aux pères jésuites qui lui firent faire sa première communion. En 1885, on le trouve au collège de Nicolet.

L'année suivante, la famille Gill, dont le père était juge depuis 1877, vint habiter à Montréal. En 1886 et 1887, Charles poursuivit ses études au collège de Saint-Laurent, et en 1888 et 1889, chez Leblond de Brumath. Il se passionna pour le dessin, la sculpture et la littérature; l'Ecole romantique le subjuga.

Au cours de l'été de 1888, Gill reçut ses premières leçons de peinture du peintre américain George de Forest Brush. Par la suite, il étudia à Montréal avec William Raphaël et à l'Art Gallery avec William Brymner.

En 1889, Gill s'en alla à Paris et y travailla dans l'atelier et sous la direction du peintre Gérôme. Les années qu'il y passa furent parmi les plus belles et les plus fécondes de sa vie. Un de ses amis écrivit de lui : « Il devint un hôte assidu des salles de rédaction et des cafés littéraires du quartier latin. Il se mit en relation avec plusieurs écrivains qui ont, depuis, acquis une grande célébrité. Ces relations étaient aussi étendues que variées. Par exemple, il fréquentait aussi bien l'humoriste Alphonse Allais, dont la verve était si vive, que le délicat et douloureux poète Paul Verlaine. Leurs conseils ont contribué pour beaucoup à l'encourager à persévérer dans son goût pour la poésie, dont il sut tirer des accents très émouvants. »

Charles Gill rentra au pays en 1892 et se mit à peindre pour vivre. Sur la demande de l'abbé Sentenne, alors curé de Notre-Dame, qui avait retenu les services d'artistes canadiens pour la décoration de la chapelle du Sacré-Coeur, Charles partit de nouveau pour Paris. En 1894, il revint définitivement au pays.

L'année suivante, Louvigny de Montigny fonda l'Ecole littéraire de Montréal. Gill y entra l'un des premiers et c'est même lui qui fut chargé, en 1900, de l'*Avertissement aux lecteurs des Soirées du Château de Ramesay*.

Gill fut professeur de dessin à l'Ecole normale Jacques-Cartier pendant vingt-deux ans; il enseigna aussi au Monument National et à l'Ecole des arts et métiers. Il fit du journalisme intermittent à *la Patrie*, au *Journal*, à *la Presse*, aux *Débats*, au *Nationaliste* et au *Canada*. Il épousa, en 1902, Mlle Goeorgine Bélanger de Québec.

En février 1909, Charles Gill commença un grand poème épique : *le Cap Eternité* qu'il laissa inachevé.

Il mourut de l'influenza, le 16 octobre 1918.

J.-P. P.

## NOTES BIOGRAPHIQUES

### A) Livre

1. *Le Cap Eternité* Montréal [Edition du *Devoir*] 1919. VIII — 161p. front. portr. 19cm.  
1ère édition.

N.B. Préface d'Albert Lozeau. Poèmes inédits :  
Les Etoiles filantes et quatre traductions d'Horace.  
B.M.<sup>1</sup> B.S.-S.

Dans le plan du poète, son poème devait se composer de trente-deux chants et s'intituler « Le Saint-Laurent ». Le livre n'en contient que douze qui forment à peine quatre-vingt-dix pages. Tout le monde sait que Gill n'a pas réalisé l'oeuvre qu'il projetait. Il n'en a donné que des fragments, qui ont d'ailleurs été merveilleusement bien étudiés par Mgr Maurault.

Voici, tiré de *Marges d'histoire* de Mgr Maurault, l'inspiration du poème de Charles Gill.

Un jeune homme fatigué de la vie des villes, recherche la solitude. Il aborde à Tadoussac. Pendant une nuit d'orage, l'ombre d'un ancien chef montagnais lui parle. Sur son conseil, il remonte le Saguenay, s'arrête au Cap Eternité, l'escalade et assiste du sommet au coucher du soleil. Sur le Cap Eternité, une femme d'une très grande beauté apparaît au poète : c'est la vieille France. Elle lui rappelle ce qu'elle a fait pour notre pays, elle entrevoit dans l'avenir le développement de notre race, elle encourage le jeune homme à chanter sa patrie. Le poète est alors rempli d'enthousiasme; il sait qu'il a maintenant une mission dans le monde et il se sent moins petit. Avant de descendre du sommet, il regarde se lever les étoiles et leur récite des stances composées dans sa jeunesse. Puis il s'endort dans un ancre formé par un rocher fendu par le bas. Il dort paisiblement, si paisiblement qu'à son réveil, il désire que l'on fasse du granit du cap, son tombeau. Encore une fois, la vision de son poème, vision d'ex-

1. Les abréviations B.M. et B.S.-S. désignent la Bibliothèque Municipale et la Bibliothèque Saint-Sulpice.

tase, lui revient. Puis il redescend, découvre un lac délicieux, s'engage dans une fissure énorme, mesure du regard le précipice où il serait tombé si un petit merisier ne l'en avait protégé... s'embarque dans son canot d'écorce et cingle vers l'anse Saint-Jean, où il désire aborder avant le mauvais temps. Mais une bourrasque subite saisit son embarcation et la pousse vers le roc. Malgré ses efforts surhumains, le poète va périr, heureusement, un dernier coup d'aviron le jette dans une crevasse verticale où il trouve un abri. Le tonnerre se met à rouler et ses éclatements font trembler la terre. Comme la marée baisse, le poète sent qu'un courant mystérieux l'emporte vers l'intérieur du roc. Il veut résister, mais inutilement. Avec une vitesse terrible son canot atteint un étang au milieu d'une grotte, éclairée par l'eau phosphorescente. Sur la rive se trouve Dante, qui lui offre de le conduire au bolge ou cercle des traîtres à leur patrie. Un être mystérieux les saisit tous deux et les fait descendre par une spirale vertigineuse jusqu'au lieu où ces damnés expient leur crime. Bigot en est ! Et après son nom le poète a laissé plusieurs pages en blanc. Il voulait sans doute les remplir de ces hautaines et nobles invectives dont il possédait si bien le secret. Quand il remonte de son abîme, une ombre l'attend dans son canot pour le reconduire. C'est Tacouérima le vieux chef indien entrevu à Tadoussac, qui lui, fait son purgatoire en errant dans les forêts de sa nation éteinte. Au sortir des flancs du roc, se place un épisode : le récit de la mort du fils de Tacouérima, plein de sensibilité et de poésie.

Puis le poète exprime la pensée maîtresse de son oeuvre. Le Cap Eternité? c'est la porte de l'enfer, mais le Cap Trinité, c'est la porte du ciel. Les nuages que l'on voit frôler la statue colossale de la Vierge sont des essaims d'âmes. Avant de monter à Dieu, elles viennent saluer sa mère. Ces âmes sont les humbles héroïnes, les simples qui ont formé notre peuple, les justes et les grands héros de notre histoire.

Ainsi Tacouérima, soumis à la règle commune de l'expiation, achève son temps. Il quitte le canot, gravit le roc, atteint la statue, et là, il attend. Qu'attend-il? Qu'un humain encore vivant prie pour lui ! Alors le poète, se souvenant que le vieillard l'a sauvé du désespoir à Tadoussac, mû par la reconnaissance, intercède pour lui ! Et bientôt, la Vierge lui tendant une rose mystique, il s'élève vers le ciel... Dante disparaît aussi. Le poète, seul désormais, dit adieu aux grands rocs.

Le poème est fini, ou plutôt le poète avait fixé une date, le 1er mai 1912, où il devait être fini. Mais l'homme propose et...

Outre que Gill n'écrivait que sous l'impulsion d'une pensée inspirée, il n'était pas homme à se contenter d'une versification facile. Sur le conseil de Boileau, il remettait constamment son travail sur le métier. Il travaillait, forgeait, ciselait sans répit. Ayant relu, à une année de distance, un de ses chants, il écrit en note : « Tout cela est plutôt plat. Eh ! bien, si mon poème ne peut être mieux écrit que ne

l'a été ce chant, il ne sera jamais publié. Avec un pareil sujet, la médiocrité dans la forme est intolérable. J'y mettrai tout le temps voulu, toute la patience nécessaire, car il est bien entendu qu'il sera splendide ou qu'il ne le sera pas. » Et ces derniers mots sont soulignés.

Hélas, Dieu ne lui laissa pas ce temps voulu ! Mais par un heureux phénomène, ces douze chants, qui ne couvriraient même pas la moitié du plan initial, forment un tout par eux-mêmes et portent bien le titre qui leur convient.

### B) *Lettres imprimées*

2. A la mémoire de Charles Gill par L.-J. Doucet. [Lettres de Gill]. Québec, s.éd. 1920. 32p. 17-1/2cm.

N.B. Relié avec : « Au fil de l'heure du Gai  
« Seavoir ». B.M. B.S-S.

- a) Montréal, 3 mai 1911.

Rencontre de la petite Laurette dans le magasin du grand-père. Sa santé est toujours rubiconde et florissante. Plaisir de saluer Mme Doucet, toujours bien portante et gaie. Nouvelle que tu es dans le bureau. A la bonne heure. Certitude d'avoir la paix. Plaisir de ta nomination. Ta popularité. Montréal doté d'une rue de commerce, rue Ste-Catherine.

- b) Montréal, jeudi 11 mai 1911.

Travail nocturne. Epuisement. 8 heures à l'E.N.J.C. Bonne disposition pour écrire. Pleurs en écrivant. Besoin de distraction. Jeu d'échecs avec Bertrand. Hâte de te revoir. Plaisir dans tes nouvelles fonctions. Explication des bruits nocturnes.

- c) Montréal, 10 juin 1911.

Plaisir de travailler mes vers. Travail des stances à la Ste Vierge : châtiment d'une trop longue impiété. Fil à retordre non pour le rythme, mais pour le fond. Crainte de la froideur et de la fadaise dévotieuse. Clin d'oeil, dernières strophes écrites. L'émotion, secret des beaux vers. Bon jugement sur mes vers. Réflexion sur ceux de Chapman.

- d) Montréal, 20 juin 1911.

Jour de sortie de l'E.N. Peine aux départs de mes élèves. Compréhension des vieux professeurs. Ennui des élèves de la troisième. Succès de leurs tableaux. Cadeau de mes élèves. Confusion. Réception de tes sonnets. Au dessous de ton talent. Incapacité de tenir un autre langage à un ami.

### C) Préfaces

3. Les Soirées du Château de Ramezay par l'Ecole littéraire de Montréal. [Préface de Charles Gill.] Montréal, Eusèbe Sénécal & Cie. 1900. XV. 402p. 19-1/2 cm.

1ère édition.

N.B. La préface de Gill porte le titre de « Avertissement aux lecteurs ».

4. La Jonchée nouvelle par L.-J. Doucet [Préface de Charles Gill.] Montréal, J.-G. Yon. 1910. 96p. 23-1/2 cm. 1ère édition.

N.B. La préface de Gill a paru dans le Devoir, le 10 juin 1910, ainsi que dans « La jonchée nouvelle; études littéraires. »

B.M. B.S-S.

### D) Articles de revue

5. Notre revue. (Dans *le Terroir*, janvier 1909. 1 1-7)

B.M. B.S-S.

Ce premier article de Gill dans la revue *le Terroir* peut être aussi considéré comme la préface de cette revue. Les autres articles sont des extraits de son grand poème *le Cap Eternité*, et quelques poésies fugitives de « Stances aux Etoiles ». Il y a aussi en prose une très belle critique d'un tableau de McMillan.

6. Avertissement aux lecteurs. (Dans *les Soirées du Château de Ramezay*. 1900 p. 1-5.

B.M.

Cette revue contient trois sujets courts en prose de Gill : Un misanthrope, Aldéharan. Jours sans pain.

THÉRÈSE BOUCHER

## Échange

Un bibliothécaire désire échanger un exemplaire de la 14e édition du Dewey pour un exemplaire de la 15e édition.

Toute personne intéressée est priée de se mettre en communication avec le Service de Librairie de Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal. PL 8335.

## Le Cardinal<sup>1</sup>



Henry Morton Robinson

La célébrité du roman *le Cardinal* a déjà une histoire fauleuse. Un des derniers-nés de la littérature américaine, il a vu son nom colporté avec un respect princier dans tous les milieux littéraires, même non catholiques, des Etats-Unis. La critique l'a loué libéralement, parfois en termes pléthoriques; la librairie l'a fait riche; le clergé l'a accueilli comme un enfant de prédilection; et, de façon générale, le public ne lui a pas marchandé son admiration. Quel lecteur catholique n'a serré entre ses mains (je vois les prélats se récrier et gémir !) la barrette rouge, le chapellet et le bréviaire du Cardinal?

Un tel succès peut nous laisser perplexes. Les gloires précoces sont souvent d'un jour. Le boucan de la publicité et l'engouement passager sont de nature à donner le change sur la réelle valeur d'une oeuvre. Tel volume qui déclenche à sa naissance une explosion d'applaudissements et un trémolo de louanges devient, l'expérience le prouve, la triste épave du temps qui s'est avéré le meilleur décanter de la renommée. La popularité actuelle du *Cardinal* ne ressemble-t-elle point à la clarté éphémère du feu de paille destiné à s'éteindre définitivement? La question vaut la peine d'être posée. Pour y répondre convenablement, il faut se détacher de l'opinion publique, faire face au courant publicitaire et réfléchir sur la valeur « en soi » du roman. La difficulté ne s'évanouit pas pour autant, on peut s'en douter, mais les chances de bien juger sont décuplées. Or, à la lumière d'un examen sérieux, il me paraît que l'oeuvre de M. Robinson est d'assez solide étoffe pour résister à la patine des années. Certes, le bruit dont on l'entoure actuellement diminuera de voltage, et ce sera

1. MORTON ROBINSON (Henry), *Le cardinal*. Traduction de Geneviève Hurel. 67e édition. Paris, Editions Mondiales [c1951]. 650p. 21cm. \$4.00 (par la poste \$4.15).

Appelle des réserves

très heureux en un sens. Mais elle occupera une place honorable dans la littérature américaine contemporaine et, qui sait, portera peut-être ombrage aux productions pourtant célèbres il y a vingt ans de F. Scott Fitzgerald.

Quelques critiques américains ont osé comparer M. Robinson à Dickens. Je ne juge ni nécessaire ni adroit de le faire. N'est-ce pas François Mauriac qui écrivait quelque part dans son journal : « La vraie question pour le critique n'est pas de savoir si tel auteur a l'importance de Balzac ou de Tolstoï, mais s'il existe en tant que « planète », s'il constitue un monde clos tel qu'un certain nombre d'hommes y puissent aborder un monde familier qu'il préfère à tous les autres » ? A mon avis le roman de M. Robinson brille par lui-même sans avoir besoin de l'éclat des autres. Il constitue un monde unique, peuplé par des êtres de chair et d'os, un monde « familier » qu'il est captivant de visiter et nostalgique de quitter. J'invite le lecteur à y pénétrer : la joie couronnera sa démarche. Qu'il me soit permis, au demeurant, d'en donner ici une pâle idée.

\* \* \*

Le prologue nous amène « en haute mer ». Un jeune prêtre irlandais du nom de Stephen Fermoye, frais émoulu du Collège américain de Rome, revient à son pays natal, les Etats-Unis, à bord du paquebot Vesuvio commandé par Gaetano Orselli, un florentin dont les bravades n'ont d'égal que son élégance et son « dandysme », et avec lequel il se lie d'amitié. Au port, l'attend une famille avide de le revoir. C'est le père, Dennis Fermoye, irlandais de vieille souche, ouvrier de foi ardente, d'un caractère fort et généreux mais facilement explosif. C'est la mère, Cecilia, femme pétrie d'obscur dévouement et d'un zèle sans limites. C'est Mona, sa plus jeune soeur, qu'il chérit d'autant plus que la beauté précoce et les rêves d'amour de la jeune fille sont gouaillés et brocardés par l'ainée, l'acrimonieuse Florrie, qui s'arroge le droit de faire la loi à tous en attendant de la faire à son futur mari. C'est Rita, oh ! l'aimable Rita, fiancée au docteur Byrne, la préférée de Stephen, et pour cause ! C'est Bernie, freluquet mais joyeux drille et bon de coeur, qui réussira à faire sa trouée dans le monde des chanteurs. C'est enfin le dernier des garçons, George, bien planté avec ses vingt ans, qui se prépare à entrer au Barreau et qui restera toujours aux côtés de Stephen un précieux auxiliaire pour la défense de la justice sociale. Toute la famille est groupée autour du fils revenu d'exil pour fêter son retour ; seule manque toutefois Helen, récemment entrée au Carmel, jeune fille mystique qu'une santé frêle ramènera au foyer bientôt.

Cette petite fête de famille met de la douceur et de la joie dans le coeur de Stephen. Il a besoin de ces consolations, ce pauvre prêtre, avant d'affronter le dur ministère qui l'attend. Il est en effet nommé vicaire dans la paroisse Sainte-Margaret. William Monaghan, son curé, n'est pas un homme coulant. Excellent administrateur mais dur

à la détente, il avait un souci mineur pour les questions de liturgie et de théologie, pour l'organisation religieuse de son troupeau. C'est avec un mauvais oeil qu'il voyait venir le jeune abbé à la démarche grave, cadencée, à la parole soignée, tout reluisant de science et de culture. Les rapports entre les deux hommes sont froids, durs même, non sans détriment pour la fine sensibilité de Stephen. Résigné dans son épreuve, celui-ci ne laisse pas de déployer son zèle dans l'étroite aire d'action qui lui est départie. Il entend les confessions, administre les sacrements, entreprend la visite des paroissiens, fait le petit catéchisme, transforme une flopée de moutards en un peloton bien discipliné d'enfants de chœur. Bref, il tâche de se faire tout à tous, n'ouvrant les lèvres que pour exhorter au bien et bénir, et s'abaissant aux besognes les plus ingrates dont il s'acquitte avec un zèle incandescent et une rare compréhension d'hommes.

En intellectuel qu'il a été et qu'il entend demeurer toujours, il consacre ses soirées libres à des travaux de l'esprit. Un de ses anciens professeurs de Rome, Mgr Quarenghi, grand seigneur de l'esprit, et par surcroît un ami fidèle, lui fait parvenir une de ses compositions intitulée *la Scala d'Amore*. Emballé par la puissance et la profondeur de cet essai, il décide de le traduire en anglais. Son dessein est net : le répandre à travers les Etats-Unis. L'imprimatur demandé lui est refusé cependant par le cardinal Glennon, archevêque de Boston, qui dépiste dans l'ouvrage une prétendue ambition d'honneur ecclésiastique. Et voilà notre pauvre vicaire victime de la jalouse susceptibilité du prélat, non seulement sommé de ne point publier mais transféré en guise de disgrâce de Sainte-Margaret à l'une des plus misérables paroisses du Massachusetts. Stephen n'est pas abattu pour autant ; il prend la croix, la plus grande croix de sa vie, la dépose sur son épaule et tâchera de s'assimiler le plus possible au Christ pèlerin du Calvaire. Sa charité se fera compatissante à l'endroit du vieux curé malade, Neil Halley, dont la sainteté et l'humilité profonde lui ont fait oublier les soucis de l'administration temporelle. Celui-ci décédé, il s'emploiera à déniaiser les paroissiens en leur trouvant du travail, et à renflouer le pauvre navire en détresse qu'était l'église. Il fera tant et si bien que l'archevêque de Boston, l'autoritaire et revêche cardinal Glennon, désarmé par tant de simplicité et de zèle, le tirera de ce coin obscur pour en faire son secrétaire. Dans la curie épiscopale de Boston, Stephen apprendra le maniement et la régie des affaires ecclésiastiques. Ses loisirs lui permettront de vaquer à des devoirs de famille et de connaître la complexité de la machine humaine.

Benoit XV meurt. L'élection d'un nouveau pape s'impose. De toutes les parties du monde, accourent les cardinaux dans la Ville éternelle. Le cardinal Glennon s'y rend aussi, en compagnie de son conclaveur qui n'est autre que Stephen Fermoye lui-même. Il est loin de se douter que le futur pape Pie XI lui ravira son cher Stephen pour en faire un attaché au Secrétariat d'Etat du Vatican.

Elevé à la prélature, l'ancien secrétaire du cardinal Glennon

voit s'ouvrir devant lui une nouvelle vie. Il se fera des amis et, en particulier, il s'attachera aux pas d'un diplomate de grand avenir, le mondain et brillant Monsignor Roberto Bragiotti. Avec lui, pour répondre aux exigences de sa nouvelle fonction, il fréquentera la cour romaine. Là un danger le guette : la cousine de Monsignor Bragiotti, la ravissante comtesse Ghislaine Falerni, exerce sur lui un attrait qui n'est pas étranger à l'amour. Il sent la flamme prête à le brûler. Une crise jette son âme dans le marasme. Une grâce de Dieu le tire à temps de cette impasse et l'empêche de tomber dans le godan. Pour nettoyer son ciel intérieur et redresser l'axe de sa vie spirituelle, il juge bon de faire une retraite dans une abbaye bénédictine; c'est la paix qu'il retrouve aux bienfaisantes paroles de Dom Arcibal. Plus tard, il aura l'occasion de rencontrer de nouveau la comtesse Falerni mariée à son ami, le commandant Orselli, mais il lui vouera l'amitié surnaturelle d'une âme que l'épreuve a purifiée et rehaussée.

Ses hautes capacités d'administrateur et de diplomate désigne Monsignor Stephen à l'attention de Pie XI. Et le 14 juillet 1927, une lettre du Vatican lui donne la crosse et le gouvernement du diocèse déjà florissant de Hartfield. Fini pour lui le travail dans les coulisses. Il reprend sa fonction de pasteur d'âmes, non plus comme simple curé mais comme évêque. Sa magnanimité et son zèle trouvent des audaces rares. Pour combattre l'influence malsaine du malthusianisme, il publie une vigoureuse lettre pastorale. Il vaque au bon état des séminaires, renouvelle les membres de sa curie, confie les cures à de jeunes prêtres zélés, voit à l'application concrète des encycliques sociales de Léon XIII et de Pie XI. Il réussit, ce qui n'est pas un mince mérite, à pallier la crise économique de 1929-1935.

Sa piété filiale et son dévouement au Pontife suprême l'amènent au chevet de Pie XI mourant. Il reçoit les confidences dernières de ce grand pape qui le nomme cardinal avant de s'éteindre pour l'éternité. Pour la première fois dans sa vie, il participe activement à l'élection de Pie XII, et revient finalement en Amérique, l'esprit chargé de gigantesques projets pour l'avenir religieux de son pays et une plus sereine entente entre le Saint-Siège et la Maison-Blanche.

Voilà médiocrement résumée la matière d'un roman de 650 pages. Le lecteur aura senti à travers ces lignes que nous sommes loin de l'île de Thulé, du romanesque échevelé et invraisemblable de certaines oeuvres contemporaines. Nous sommes plongés en plein réalisme mais un réalisme sain, honnête, qui n'extrapole jamais le sens de la dignité de l'homme.

La trame du roman est simple. C'est l'histoire d'une vie, de la vie d'un prêtre qui escalade les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. Le sujet était éminemment dangereux : il pouvait donner lieu à une biographie douceuse, mièvre, comme à un ouvrage sordide, pourri de préjugés anticléricaux. M. Robinson a vu juste dans la grande organisation de l'Eglise catholique et nous a donné un roman qui est à l'honneur de l'Eglise et à l'honneur aussi de l'art romanesque.

Si *le Cardinal* est une belle oeuvre, ce n'est pas certes comme description et révélation de la société visible de l'Eglise; c'est comme roman. Autrement ce serait un échec formidable. Des livres sur l'Eglise, il y en a à profusion, et certes de bien plus complets que *le Cardinal*. J'attendais du volume de M. Robinson, une oeuvre littéraire et romanesque, et je n'ai pas été déçu. De l'oeuvre littéraire et romanesque, il a en effet les qualités : psychologie forte et imposante des personnages, sens du mouvement, de la vie et de l'intérêt ménagé, don aigu d'observation et harmonieuse relation entre le style et l'action.

Ce qui m'a frappé dans ce roman, c'est la vraisemblance et le naturel développement des caractères. Le personnage de Stephen a beau être la synthèse de plusieurs prêtres rencontrés par l'auteur, il n'en possède pas moins une unité singulière. Le prélat, l'évêque et le cardinal demeurent toujours le jeune vicaire de Sainte-Margaret, le même prêtre affable, social, pieux et zélé mais humain, en proie aux mêmes tentations que les autres hommes, qu'il surmonte cependant avec un courage et une force non factice, non amère, toujours sincère. Des prêtres qui ont lu *le Cardinal* m'ont confié qu'ils s'étaient reconnus dans ce jeune abbé si sympathique. On le voit inexpérimenté, maladroit au confessionnal, timide quelquefois devant son curé bourru, respectueux vis-à-vis du cardinal Glennon, obéissant sans pruderie, plein de commisération pour les pécheurs, assoiffé d'humilité et parfois brûlé par le désir de se faire valoir... C'est l'humain et le divin que l'on aperçoit à travers cette psychologie si fine et si nuancée. Tout bien campé qu'il soit, ce caractère puissant n'éteint pas l'astre des autres personnages. Ils sont nombreux, ces autres personnages, mais chacun est ciselé avec un amour particulier et chacun porte sa marque ineffaçable dans les esprits.

Les personnages évoluent dans une action très vivante, qui souffre cependant de certaines longueurs. Le récit est parfois surchargé, et, n'était la force des caractères, serait pénible à lire. Je dis cela pour ne point induire les lecteurs à penser que *le Cardinal* est un diamant paragon. Déficient parfois dans certaines phases du mouvement, il l'est aussi dans les débuts mécaniques et trop uniformément semblables de certains chapitres, où les événements sont relatés à la suite sans lien suffisant.

Ces quelques lacunes sont vite oubliées devant l'humour qui fuse à chaque page de l'oeuvre. J'ouvre le volume au hasard, et je prélève des phrases comme celles-ci

« Si l'ange du Seigneur avait survolé l'archevêché de Boston, au commencement de février 1917, il aurait pu noter les quelques événements qui suivent . . . » (p. 149)

« N'eussent été son clocher et sa croix, le monastère des Bénédictins à la limite de la campagne romaine aurait pu aussi bien être une poudrerie, une prison militaire ou un lazaret pour maladies contagieuses. » (p. 422)

Il faut lire les pages que l'auteur consacre aux réunions de la famille Fermoy, au ministère de Stephen, pour comprendre la valeur « d'humanité » et d'optimisme sain du *Cardinal*. J'aurais aussi beaucoup à dire sur le style très personnel de l'auteur, sur ses descriptions détaillées qui vous donnent l'impression de participer vous-mêmes au décor, à la nature, au paysage et de côtoyer les personnages. Je n'oublierai jamais la description du petit tramway baguenaudier et poussif de Dennys Fermoy (p. 41). Ce sont toutes qualités qui nous rendent attachant cet ouvrage de choix et qui en font un roman de valeur remarquable.

Roman authentique et, par surcroît, oeuvre d'information sur l'Eglise. Il n'arrive pas souvent qu'on lève le voile sur la constitution juridique de l'Eglise, sur sa hiérarchie, sa diplomatie et son action dans le monde. Certains folliculaires, et même de grands écrivains français qui se prétendent catholiques, le font hélas ! avec un parti pris désobligeant, une passion souvent dépourvue de clairvoyance. Heureusement les vues de M. Robinson sont celles d'un vrai catholique qui aime l'Eglise et veut porter sur elle un témoignage de sincère gratitude. S'il met en lumière certaines de ses faiblesses et certains de ses défauts, ce n'est jamais pour la diminuer aux yeux de ses lecteurs et pour servir des préjugés anticléricaux ; il agit en romancier qui observe minutieusement. De son volume se dégage la grandeur, la magnificence, la condescendance et l'universalité de l'Eglise de Jésus-Christ.

GILLES BLAIN, C.S.C.

## *La neige en deuil*<sup>1</sup>

Dans ce roman dur, viril et teinté de fatalisme, M. Henri Troyat a raconté avec une langue éclatante de richesse et de vie une aventure qui a pour cadre grandiose la montagne.

Isaïe Vaudagne et son frère Marcellin habitent la maison ancestrale sise à la limite d'un village perdu. L'aîné, Isaïe, qu'un accident de montagne a rendu idiot, est une de ces âmes généreuses que le malheur d'autrui ne saurait laisser insensibles et qui ne semblent avoir reçu d'autre lot en ce monde que la souffrance. Bien que, à la mort de sa mère, il ait assumé avec un dévouement et une générosité sans bornes l'éducation de son frère cadet, il n'a recueilli pour prix de son abnégation que brimades et mépris. Marcellin dont l'insatisfaction a fait un être paresseux, querelleur, geignard et cupide, n'éprouve aucune gratitude à l'égard de son protecteur et, en retour

---

1. TROYAT (Henri). *La neige en deuil*. Roman. Paris, Flammarion [c1952]. 164p. 18.5c. (*Le Cercle du Livre de France*).

Pour adultes



*Henry Troyat*

de tant de bienfaits reçus, ne s'applique qu'à rebuter les sentiments de tendresse discrète et d'adoration craintive de l'infirme. Un jour, ce gars, qui est « un de ces garnements de la montagne, ni ouvrier ni paysan, qui ne prient pas et ne sèment pas, bûcherons à leurs heures, passeurs de frontière peut-être, braconniers à coup sûr », décide de vendre la maison paternelle afin de mener à la ville une vie moins ingrate. Il se heurte à la résistance opiniâtre d'Isaïe pour qui le patrimoine ancestral représente un bien sacré et inaliénable. Injures et menaces pleuvent en vain; l'aîné persiste dans son refus et l'acheteur prévu se dérobe. Mais une nouvelle désastreuse vient faire miroiter de nouveau aux yeux de Marcellin l'appât du

gain et le mirage d'une aisance illusoire : un avion de la ligne Londres-Calcutta s'est écrasé dans la montagne. Il projette d'aller détrousser les victimes du désastre. Après avoir, par de subtils arguments, contraint Isaïe à vaincre la répugnance que lui inspire une si sale besogne et l'avoir forcé à lui servir de guide dans cette dangereuse aventure, Marcellin entreprend de grand matin l'assaut du pic contre lequel s'est écrasé l'appareil. Après une ascension périlleuse où l'idiot retrouve sa lucidité et son habileté d'autrefois, les deux frères atteignent le théâtre de la tragédie. Avec une ardeur où perce l'ignoble cupidité d'un coeur sordide, Carcellin fouille les restes mutilés qui jonchent la neige. Il découvre bientôt dans la carcasse éclatée de l'avion une jeune Hindoue agonisante. Effrayé, il se précipite vers son frère que l'odieux spectacle a retenu à l'écart. Isaïe veut à tout prix sauver la femme, mais la cupidité de Marcellin, qu'un pareil geste contraint de renoncer à sa proie, l'emporte sur la pitié. Il frappe l'idiot et menace d'étrangler la jeune femme si ce dernier refuse de plier sa volonté à la sienne. Bouleversé par la révélation brutale de tant de méchanceté, Isaïe ne reconnaît plus son frère dans ce personnage immonde qui l'a frappé et se jette sur lui. Après une lutte sauvage, l'idiot abandonne Marcellin écroulé à ses pieds et s'empresse de porter secours à la jeune Hindoue. Au prix de difficultés inouïes et chargé du corps, il redescend la montagne cependant que Marcellin est victime d'une avalanche.

En dépit de son dénouement tragique, *la Neige en deuil* d'Henri Troyat reste une oeuvre saine, car une tendresse, une bonté et une pitié toute chrétiennes imprègnent ce récit et en font un plaidoyer fervent en faveur de l'amour fraternel. Le bonheur des frères Vaudagne n'eut tenu qu'à une réponse du cadet à l'affection généreuse et tendrement offerte d'un être simple, dévoué et sans égoïsme. En nous rappelant que le bonheur n'est le plus souvent fait que d'une réponse prompte et fidèle au don d'un amour obscur dont la vie s'est plu à embellir notre existence quotidienne, l'auteur d'*Etrangers sur la terre* contribue à réapprendre à un monde déchiré de haines et de rancoeurs la loi suprême de la Charité. Et avec quel art merveilleux ne le fait-il pas? Son style allègre, nuancé, clair comme ces neiges de hautes altitudes, aux images d'une fraîcheur de printemps, irisé de notations finement observées et plein des résonnances d'une humanité fidèle au réel prête au récit je ne sais quel air de légende et de symbole. La nature omniprésente dans l'oeuvre de Troyat avec ses fastes inouïs et ses implacables servitudes chante encore ici la louange de son Créateur et contribue à hausser les hommes à la taille de leur destin qui en est un de fidélité et de contemplation.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

— Vient de paraître —

## POESIES COMPLETES

d'EMILE NELLIGAN

Une édition critique, préparée, préfacée et annotée par  
Luc Lacourcière comprenant 162 pages dont 20 inédits.

320 pages : \$2.50 (\$2.55 par la poste)

FIDES ● 25 est, rue Saint-Jacques ● Montréal

L'oeuvre d'Henri Bosco<sup>1</sup>

(Suite)



Henri Bosco

C'est avec le *Mas Théotime*, prix Renaudot 1945, qu'Henri Bosco conquiert la notoriété. On a fait remarquer alors que le *Mas* est une synthèse de l'oeuvre du romancier et développe tous ses thèmes familiers : amour de la terre, goût de la solitude, du voyage imaginaire, hantise des bêtes sauvages et M. Emile Henriot qui est un homme de goût écrivit : « *Le Mas Théotime* est un ouvrage remarquable. Sa vérité générale est de tous les temps comme les *Hauts de Hurlevent* ou *Mireille*. Je ne cite pas au hasard ces deux chefs-d'oeuvre différents : par son dramatique romanesque et par sa virgilienne poésie, le livre de M. Bosco fait penser à l'un et à l'autre. » On voit mieux aujourd'hui que si ces éloges sont mérités ils res-

sent insuffisants. *Le Mas Théotime* a un sens, il marque dans l'oeuvre le moment où, sans renoncer à la Nuit et ses Ombres — le livre contient quelques Nocturnes admirables et *Malicroix* encore — notre romancier accepte comme un bien supérieur la paix du coeur et de l'âme, que cette paix est faite de simplicité, qu'il suffit pour être heureux de s'accorder aux lois les plus simples de la vie, de suivre les saisons « et l'on mène à bien son âme et ses semences ». La mystique de la Terre est battue en brèche : l'homme peut et doit dominer la terre ; s'il ne lui impose le joug agricole, il sera vaincu par elle. Il n'y réussit qu'en se donnant des raisons. Ces raisons et ce vouloir trébucheront encore devant Geneviève, d'abord si rassurante puis maléfique, devant le colporteur mystérieux qui s'est introduit au Mas, devant le spectacle d'une belle nuit, à l'appel furtif d'une bête. Mais le Mas est là, armé de « cette puissance et aussi cette qualité d'abri moral qui émane » de ces murs. « La douceur m'en était depuis long-

1. Cet article est paru dans la *Revue Nouvelle* du 15 février 1952.

temps perceptible, mais je ne savais pas en définir la nature. Geneviève trouva le sens de la maison dont le signe s'était perdu depuis tant d'années. Loin d'y apporter le désordre, elle y venait chercher l'apaisement. Car elle avait imaginé sans doute que nous ne bâtissons jamais pour nous abriter seulement des fureurs de l'hiver, mais aussi pour nous mettre à couvert des mauvaises saisons de l'âme. De là cette pitié quasiment filiale, chez elle, pour cette masse paternelle qui nous abritait tous les deux. »

Il serait trop long de montrer comment, en filigrane des admirables tableaux qu'offre le *Mas Théotime*, se déroule la lutte du corps et de l'âme. « J'ai voulu m'échapper de moi et m'élever du corps à l'âme même, car ce puissant amour me rendait fou. Mais il n'est pas de corps sans âme, ni probablement d'âme sans corps, du moins sur cette terre; et je n'ai pu, quoique me déchirant avec sauvagerie, briser l'unité de mon être tenace. » Ainsi, la chaleur et la bonté humaines, la leçon de sagesse qui émane du Mas gardé par les soins d'une lignée n'auront servi à rien? Le roman, en tous cas s'achève sur une note apaisée : Pascal, légataire d'une chapelle, y fera célébrer la Noël; héritier des Théotime, il accepte leur enseignement: « Ils n'ont pas cédé aux attrait du Sauvage... Ils savaient simplement, de père en fils... que les saisons relèvent de Dieu... Et je sais qu'ils sont morts... ils sont retombés à un seul, moi, le dernier. C'est de moi qu'il faut repartir, car tout est à refaire. »

Est-ce dans *Malicroix* que tout se refera? *Malicroix* est, dans le cadre de la Provence, le récit d'une aventure spirituelle où le narrateur se soumet à l'épreuve de la solitude. Les éléments externes du récit sont sans importance et peut-être conventionnels; ce testament chargé de conditions secrètes, cette vengeance imposée à l'héritier avant qu'il entre en possession des biens rappellent les procédés romantiques; leur seule justification serait de s'accorder au mystère qui plane sur la Camargue. Car c'est elle le personnage principal, comme la Provence est le personnage central de *Mireille*. Et *Malicroix* y gagne d'être parfois une épopée. Cette nature sauvage magistralement évoquée et qui façonne les hommes à son image — voyez comment les portraits d'hommes sont ici des portraits de la nature —, ce Rhône dont la puissance grandiose a fait chanter Mistral et Claudel, viendront-ils à bout de celui qui s'est soumis comme à une Catharsis à l'épreuve des trois mois de solitude?

« Tout à coup, par une trouée, je vis le fleuve. Noir, rapide, profond, presque sous mes pieds. Je reculai avec horreur et je m'enfuis au jugé, en tournant le dos au rivage... C'était une fascination... Oh ! me disais-je, il faut arriver au refuge avant que le flot de ce fleuve ne me touche et ne m'emporte à travers les abîmes du ciel. » Et ce n'est pas seulement cette nature envoûtante que Martial doit combattre, mais lui-même. Il se sent divisé. Henri Bosco a souvent insisté sur cette idée du dédoublement de la personnalité jusqu'à en

faire toute la trame d'*Un rameau de la nuit*. Donc Martial est Mégremut par son père, c'est-à-dire doux et patient, Malicroix par sa mère, c'est-à-dire assez sauvage. « Resté seul, je redevenais Malicroix, avec une sorte d'ivresse clandestine et une étrange appréhension. » Seul au milieu de son île, tour à tour attiré et repoussé par le fleuve, enclin au sommeil dispensateur des rêves — « si je parle si souvent de mon sommeil, c'est que j'attache une grande importance aux événements intérieurs » — Martial a tenu bon. Ici encore les puissances spirituelles triomphent : dominant la nature, le prêtre élève calmement le Calice pendant la Messe (et c'est un tableau grandiose) tandis qu'à ses côtés et sans qu'il le soupçonne s'accomplit la vengeance exigée par le testament.

Ne nous étonnons donc pas que, trois ans plus tard, les derniers poèmes de *le Roseau et la source*, facilement reconnaissables aux dires de Bosco lui-même, soient franchement religieux :

Les anges ténébreux qui chuchotent le nombre  
S'abiment dans le ciel, une lampe à la main,  
Et, du vieil Orient où leurs figures s'ombrant,  
J'attends le Roi du Monde au milieu du chemin.

Et accueillons comme un enseignement la signification profonde de son nouveau roman chargé de mystère *Un rameau de la nuit*. Dans un commentaire intitulé *Ombre et lumière* Henri Bosco a élucidé le sens de son roman. C'est un récit de la découverte de l'âme, de son âme que l'on ignore et que l'on découvre un jour avec un tel étonnement que l'on se croit en présence d'un autre contre lequel on entre en lutte. Mais nous et cet autre, ce sont deux faces accolées, dont l'une est tournée vers la lumière et l'autre vers l'ombre. Pourtant, cet autre, nous sentons qu'il n'est pas notre âme véritable, il nous révèle seulement l'existence possible en nous d'un autre nous-même. Nous ne l'atteignons qu'en sortant de nous « par l'oubli de nous-même, oubli total, poussé au point que nos ombres et nos lumières s'abolissent. » Cet oubli n'est possible que sous l'impulsion d'un amour extrême qui est Dieu. Alors l'âme, jusque-là invisible, manifeste sa présence, « le rameau de la nuit a produit un fruit de lumière. De ce fruit, dans cette aventure, on ne voit encore que le faible bourgeon. Mais il y est. »

Cette évolution d'Henri Bosco a exercé sur son style une influence déterminante. La gymnastique mentale dont parlent les Sur-réalistes et que Bosco pratiqua sans cesse, ces descentes au gouffre, ce goût pour le demi-sommeil ou le rêve éveillé, en même temps que cet effort de lucidité jusque dans le délire, ont donné au style de l'écrivain une richesse, une variété, une souplesse extraordinaires. Henri Bosco fait penser à l'organiste disposant d'une série de claviers ; il use de chacun d'eux en virtuose. Ce qui frappe ici, c'est l'impensable prodigalité d'un style qui évoque les plus grands noms : on sent passer dans *Malicroix* un souffle épique qui révèle un disciple

d'Homère, de Virgile et de Mistral. Mais telles bucoliques évoquent aussi Virgile ou Théocrite, tels sonnets ont des cadences de Ronsard. Les nocturnes ou les pastorales de Bosco sont comme *un Songe d'une nuit d'été*, les nuits neigeuses de Noël pourraient être d'un grand romantique allemand. Voulez-vous du Barrès?

« Mais l'oiseau chanteur de la nuit n'a pas moins de désir dans sa petite poitrine chaude. Qu'il emplisse de sa plainte nuptiale une ravine où descend quelque colonne de clarté et soudain l'étendue des bois entre dans le silence. Tout murmure s'éteint; on attend, on écoute. Les forêts fument doucement sous la lumière de la lune et l'essence des arbres embaume l'air. »

Et ceci, n'est-ce pas du meilleur Cocteau?

« C'était un monde... Tout un monde!... Par milliers d'entrelacs, de treillis lumineux, de fils de lune, il s'élevait très légèrement dans l'air argenté pour créer des voûtes fragiles aux nervures éblouissantes qui retombaient ensuite sur la crête du vieux mur. Par ces impalpables grillages divisés en mille réseaux, la clarté lunaire tremblait à travers l'édifice impondérable. Il ne semblait tenir au sol que par quelques pointes sensibles, d'où le moindre souffle pouvait, à tous moments, l'enlever dans les airs, avec une merveilleuse facilité. A travers cette construction miraculeuse on voyait se lever des arbres qui semblaient de cristal ou de neige, et ils étincelaient dans la fluide lumière de la lune. »

Tous ces grands noms évoqués sont des noms de poètes. Bosco est d'abord un poète, c'est en poète qu'il a choisi et développé ses thèmes de romancier et qu'il a pu dire que ses poèmes sont les notes marginales de ses romans. Pourquoi donc n'a-t-il pas écrit plus de poèmes, lui dont la métrique est d'une agilité parfaite? On peut croire que la forme plus concise du poème ne convenait pas à la prodigalité de son talent, encore qu'il sache faire bref et définitif :

Les boeufs rentrent. La nuit est claire,  
Et la terre, bleu dense, endort  
Ma colline, où jaillit encor  
L'élan d'un cyprès linéaire.

La mer a tendu son cordeau  
Contre le bloc de son eau sombre;  
Silencieusement sur l'eau  
Un voilier s'enfonce dans l'ombre.

Epique, lyrique ou descriptif, on ne sait où Bosco l'emporte. Ses descriptions sont minutieuses comme du Flaubert ou du Teniers, hautes en couleur comme du Gautier, fluide comme du Gide. Bosco sait écrire un style fluide jusqu'à l'évanescence et l'irréalité, il sait donner du contour à ce qui n'en a pas, l'enlever à ce qui en a, sans que nous puissions saisir le moment où il passe du précis au flou. Lisons cette phrase des *Sites et mirages* :

« D'où je regarde, assis au flanc d'une colline ronde, rien ne tient au sol, c'est-à-dire à la terre grasse, au roc calciné de ce paysage réel mais qui semble suspendu... C'est un paysage en suspens : il hésite avant de glisser à la matière. Il atteint à ce point précaire d'équilibre où il ne pèse plus sur l'âme qui le soutient. Elle le propose à la plus discrète lumière, celle qui convient aux impondérables. »

Il y aurait tout un chapitre à écrire pour comparer Gide et Bosco, paysagistes africains. On y verrait que si le second vaut le premier comme styliste, leur attitude devant un paysage est différente. André Gide n'y cherchant que l'occasion d'une jouissance voluptueuse. Henri Bosco demandant au-delà du plaisir des sens une purification de l'âme et de la pensée. Mais cette comparaison nous entraînerait trop loin. Esquissons-la par une citation qui est, au surplus, très belle et qui résume assez bien les principes littéraires du romancier-poète de *Malicroix* : « Rien n'est plus démoralisant que de décrire, ni plus vain. Le pittoresque nous égare, fausse le jugement et sous l'oripeau cache l'âme. Il faut, en pays exotique, fuir l'exotisme, et ne prendre de la couleur que sa vibration invisible, du décor fastueux et insolite que la féerie intérieure dont il provoque le rayonnement... Pour nous qui n'avons que des mots pour transférer ces songes, nous nous en tiendrons au jeu des pensées. Toute ville est une pensée, et celle-ci, (Alger), comme les autres, quoique plus faiblement. Mais que nous importe? Un beau mur, un mur immaculé, peint à la chaux, est un prétexte suffisant à la méditation ou à la rêverie. Et ici les beaux murs ne manquent pas. J'en admire l'exacte nudité ».

Ne craignons pas de dire qu'Henri Bosco est un grand écrivain, un des plus grands parmi nos contemporains.

JACQUES ROMANE

— 100e mille —

## L'HEURE EST VENUE

La plus belle brochure sur les événements  
de FATIMA

32 pages d'illustrations, 7¼ x 10¼, 4 couleurs :  
\$0.15 (par la poste \$0.18)

## *Les ouvrages de Paul Chanson*

Le 30 décembre 1950, S. Em. le Cardinal Feltin faisait paraître dans la *Semaine Religieuse de Paris* le communiqué suivant :

« Par lettre datée du 12 août 1950, la S. C. du Saint-Office nous a informés que les ouvrages de M. Paul Chanson : *l'Art d'aimer* (Paris 1950) et *Art d'aimer et continence conjugale* avec post-face du P. H.-M. Féret, *Art d'aimer et vie spirituelle chrétienne* (Paris 1950) devraient être retirés du commerce et qu'aucune nouvelle édition ou traduction ne devrait être autorisée en raison de « l'orientation générale et des conseils particuliers » que donnent ces ouvrages. Nous en avons avisé les auteurs et, à la demande de la S. Congrégation, nous en informons les fidèles. »

A la suite de ces ouvrages, le même auteur a encore publié *l'Accord charnel*, qui reprend les thèmes des livres précédents, et *l'Etreinte réservée*, qui comporte une série de témoignages clamant les bienfaits de la méthode Chanson.

Des prêtres et des laïques qui possédaient ces volumes « retirés du commerce », se sont demandés s'ils pouvaient conserver ces ouvrages et même les utiliser à l'occasion ou encore les prêter, par exemple, à des jeunes gens sur le point de se marier, quand ils considéraient qu'une telle lecture pouvait leur être profitable.

La proscription du Saint-Office marquait déjà d'une façon assez nette la voie aux prêtres dans la direction des âmes. La doctrine morale contenue dans ces volumes n'était pas assez sûre pour être propagée. Il en était de même au point de vue physiologique et psychologique, comme le démontrait en juin dernier, dans la *Revue de Droit Canonique* (1952, n. 2, p. 240-248), le Dr Th. Kammerer, chef de Clinique neurologique et psychiatrique, à Strasbourg.

Mais un deuxième avertissement du Saint-Office, paru dans les *Acta Apostolicae* du 4 août 1952, devrait faire tomber les dernières hésitations sur l'attitude à prendre au sujet des volumes sus-dits de Paul Chanson et des autres semblables. Ces ouvrages ne peuvent pas être présentés comme exempts de tout reproche et il faut les tenir comme suspects.

Qu'on lise la traduction de ce texte, pour s'en convaincre.

*Avertissement du Saint-Office  
à propos de certains écrits sur la vie conjugale<sup>1</sup>*

Avec beaucoup d'inquiétude le Siège Apostolique constate qu'en ces derniers temps bon nombre d'auteurs, traitant de la vie conju-

1. Cet avertissement porte la signature du notaire de la Supr. S. Congr. du S. Office, Mgr Marinus Marani.

gale, étalent au grand jour, sans pudeur, jusqu'aux moindres détails de cette vie, et que même certains d'entre eux décrivent, prônent et commandent cet acte qu'on appelle l'*étreinte réservée*.

Pour ne pas faillir à son devoir en une chose d'une telle importance, qui touche à la sainteté du mariage et au salut des âmes, la Suprême Congrégation du Saint-Office, à la demande expresse de Sa Sainteté Pie XII, Pape par la Providence divine, avertit sévèrement tous ces écrivains et les engage à modifier leur façon d'écrire. Elle exhorte également avec énergie les Pasteurs Sacrés à exercer une grande vigilance sur ces matières et à y appliquer avec tout le soin nécessaire les remèdes opportuns.

Quant aux prêtres, chargés du soin des âmes et de la direction des consciences, qu'ils n'osent jamais, soit spontanément, soit en réponse à des questions, parler de façon à laisser entendre qu'il n'y a rien dans la loi chrétienne qui s'oppose à l'« *étreinte réservée* ».

Donné à Rome, du Palais du S. Office, le 30 juin 1952. »

M. R., s.s.s.

## *Fides a fêté son 15e anniversaire*

Le 16 octobre dernier marquait le quinzième anniversaire de la fondation des Editions Fides. C'est en 1937, en effet, que paraissait le premier numéro de *Mes Fiches*, revue documentaire qui fut à l'origine de l'Oeuvre. Afin de célébrer l'événement avec tout l'éclat convenable une messe basse fut célébrée le matin, en la chapelle du Sacré-Coeur de l'église Notre-Dame, par S. Exc. Mgr Albert Cousineau, c.s.c., évêque coadjuteur de Cap Haïtien qui, dans une brève allocution, rappela à l'assistance les humbles débuts de Fides. Désireux de donner au public une idée du travail accompli pendant ces quinze années, les directeurs de Fides organisèrent aussi à cette occasion une exposition de livres, brochures et revues édités par la Maison. Inaugurée sous la haute présidence de S. Exc. Mgr Paul-Emile Léger, archevêque de Montréal, et en présence de plusieurs évêques, de nombreux auteurs et amis de l'oeuvre, cette exposition présentait un exemplaire de chacun des 510 volumes et des 135 brochures édités par Fides, ainsi que des numéros de revues publiées à l'heure actuelle : *Lectures*, *Mes Fiches*, *Hérauts*, le *Maître* et l'*Elève*.

Faisant suite à l'inauguration de cette exposition, un brillant dîner réunissait au Cercle Universitaire quelques-uns des membres les plus représentatifs de l'élite religieuse et intellectuelle de la Métropole, quelques évêques de la province et de l'étranger, plusieurs écrivains renommés, le personnel et de nombreux amis de l'Oeuvre. Pour clore ces agapes, Mgr l'Archevêque de Montréal, M. Esdras

Minville, M. Raymond Tanghe et le Directeur général de Fides, le P. Paul-Aimé Martin, c.s.c., présentés par M. Jean-Marie Laurence, portèrent la parole. Avec la chaude éloquence qui lui est familière, Mgr Paul-Émile Léger analysa la mission complexe et ardue du critique littéraire, après avoir énuméré les raisons qui expliquent la vogue sans cesse grandissante du livre. Quant au P. Martin, il remercia les convives et les collaborateurs de l'Oeuvre, esquissa brièvement le rôle de l'éditeur, puis évoqua le développement providentiel de Fides. De cette allocution nous extrayons le passage suivant. « Le travail de l'éditeur, dit le Directeur général, est avant tout un travail de pensée et d'apostolat. Pour une part, c'est à lui que revient la tâche de voir les besoins de son temps et d'engager les auteurs à y répondre par des ouvrages adaptés. Sans doute il n'a pas de secret magique pour faire naître le génie, ni même le talent, mais souvent il contribuera à ce que des aptitudes précieuses soient consacrées à des travaux de première urgence pour le bien de l'Eglise ou de la Cité. L'éditeur doit donc être un chef. Dans les questions de culture tout autant que dans les problèmes d'administration, il devra pouvoir s'imposer et inspirer confiance. C'est à ce prix seulement qu'il réalisera l'idéal que son rôle implique. » Parlant ensuite des fins élevées assignées à l'oeuvre de Fides par ses fondateurs, l'orateur affirmait : « Dès le début, nous avons voulu adapter nos efforts au grand idéal poursuivi. Pour nous, l'essentiel n'est pas de répandre des publications qui puissent contribuer à la formation artistique ou à la formation littéraire ou même à la formation religieuse seule. L'essentiel est de viser, en éditant, la formation de l'homme tout entier. En d'autres termes, c'est à promouvoir l'humanisme intégral que nous voulons avant tout travailler. »

Puisse Fides poursuivre encore longtemps, avec ce zèle désintéressé qui la caractérise, son oeuvre éminemment féconde et continuer de semer à tous vents le grain précieux de la doctrine sociale chrétienne et de l'humanisme chrétien.

JEAN CHAMPAGNE

## Nouveauté

### **Principes de vie sacerdotale et religieuse**

par Mgr Albert-F. Cousineau, c.s.c.

262 pages : \$2.00 (par la poste : \$2.15)

**FIDES ● 25 est, rue Saint-Jacques ● Montréal**

Ouvrages

LITTÉRATURE CANADIENNE

SCIENCES SOCIALES

GINGRAS (Jules-Bernard).

*Figures de sociologie catholique.* Préface d'Edouard Montpetit. Montréal, Paris, Fides, 1951. 128p. 19cm. \$1.25 (par la poste \$1.35).

Dans quelque 130 pages, M. l'abbé Gingras présente au lecteur les principales figures qui ont été au début du catholicisme social dans les différents pays, et esquisse, dans une courte étude, l'oeuvre qu'elles ont accomplie.

Il ne faut pas chercher ici une étude approfondie des différents mouvements. Mais il est important de souligner que l'abbé Gingras a su fixer en quelques lignes le caractère dominant de l'homme ainsi que l'idée maîtresse de son oeuvre; ce n'est pas un mince mérite. Et si l'on ajoute à cela un style vif et alerte, on peut dire que ce volume, en plus d'être instructif, ne laisse pas d'être intéressant.

Nous le recommandons d'une façon toute particulière aux jeu-



Jules-Bernard Gingras, ptre

nes. Cette lecture affinera chez eux le sens de la synthèse, leur proposera des modèles à imiter et agrandira le champ de leur information.

J.-G. RICHER, C.S.C.

L'ARCHEVEQUE-DUGUAY  
(Jeanne).

*Comment j'éduque Paul et Marie.* Propos sur l'éducation. Montréal, Paris, Fides, 1952. 173p. 20cm. \$1.25 (par la poste \$1.35).

Tous les jeunes parents gagnent à se mettre à l'école de Madame Duguay. Elle appuie sa science de l'enfant sur une longue expérience et sur un sens chrétien de tous les instants et de toutes les circonstances. Elle n'est pas catholique le dimanche seulement, elle l'est du matin au soir et du soir au matin. Bien des parents qui ont à déplorer des gestes qu'ils jugent inexplicables chez leurs enfants devenus adultes, n'auraient à chercher que dans le manque de formation morale et religieuse, la raison des faiblesses désastreuses ou des erreurs répétées qu'ils condamnent.

Madame Duguay tire son enseignement de son expérience, de sa réflexion, de son observation et de sa piété, et elle l'étaie de concret, de vécu. On suit les progrès dans l'éducation de Paul et de Marie, à mesure que père et mère observent et commentent ensemble les résultats de leur manière d'agir, de corriger ou d'encourager l'enfant, de défendre ou de permettre.

Ce livre est d'abord écrit pour aider, pour servir. Madame Duguay y sacrifie son amour de la littérature... pure. Elle n'est pas ici poète, elle n'est qu'éducatrice et tout occupée de l'importance de son sujet, non de la beauté plastique de la phrase, du style. Certains le lui reproche-

ront. Il y a en effet dans ce petit livre d'abord composé pour l'éphémère publication dans un quotidien, des négligences de forme. Il n'y en a aucune dans la pensée, et c'est le principal. Ce que l'auteur désire avant tout, c'est convaincre des parents soucieux d'assurer une parfaite éducation à leurs enfants que le secret du futur bonheur de ceux-ci réside dans le véritable sens de la vie. Il faut leur apprendre à être de bons chrétiens, en faire des êtres capables de comprendre le pourquoi du sacrifice, la beauté morale, etc., et de juger où est ainsi leur profit même en ce monde !

MICHELLE LE NORMAND

LEGER (Mgr Paul-Emile).

*La mission de l'université.* Montréal, l'Oeuvre des tracts, février 1952, no 386. 16p. 19cm. \$0.15 (par la poste \$0.20).

Voici le texte de l'allocution prononcée par l'Archevêque de Montréal à l'Université Laval, lors du doctorat en théologie que lui conféra cette institution.

Dans ces pages d'une grande richesse de pensée et d'une rare utilité pratique, le prélat s'est appliqué à préciser la notion d'université, à revendiquer pour l'Eglise le droit fondé sur la nature même de la science et, en définitive, de l'homme d'organiser des écoles d'enseignement supérieur, et à définir le rôle de l'université dans le monde. Sur ce dernier point, Mgr Léger écrit : « Le rôle propre de toute université est donc de réaliser la synthèse du

savoir et dans une université catholique cette tâche ne sera accomplie qu'au moment où l'esprit posera la clé de voûte de tout l'édifice, le Christ Jésus, centre de toute la création ».

De cette mission découle donc pour l'université catholique le devoir impérieux de refaire l'unité du monde en élevant son enseignement à ce niveau où « toutes choses seront instaurées dans le Christ », d'engager le combat sous les étendards du Roi. A la lumière de cette fin, il importe donc, ainsi que le souligne l'Archevêque, de considérer les diverses disciplines du savoir humain comme autre chose que des moyens mis à la disposition de l'homme pour l'édification d'une Cité athée, car elles doivent concourir à l'instauration du royaume divin dans un monde déliquescant.

Tous les chrétiens, et particulièrement l'élite intellectuelle, trouveront profit à méditer cet enseignement clair et précis. Ils y puiseront un nouveau respect pour les valeurs spirituelles du sort desquelles dépend aujourd'hui plus que jamais peut-être l'équilibre moral de la société moderne.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

## SCIENCES APPLIQUEES

TRUELLE (J.-A.).

*Psychologie et vente*. Edition revue et augmentée. Montréal, Paris, Fides, 1952. 280p. 20.5cm. (Coll. *Bibliothèque économique et sociale*). \$2.25 (par la poste \$2.35).



J.-Armand Trudelle

Les ouvrages tels que celui que nous présente aujourd'hui monsieur Armand Trudelle sont à peu près inconnus au Canada français. Ils n'en sont pas moins d'une haute importance. Il faut cependant signaler dans ce domaine les efforts accomplis dans la ville de Québec par monsieur Louis-A. Belisle qui a édité toute une série d'ouvrages se rapportant à la vente, à ses techniques et à ses exigences.

Monsieur Trudelle ne prétend pas avoir fait entièrement neuf. Il s'inspire, comme maints auteurs abordant ce sujet, de certains écrivains connus, tel que Chambonneaud, pour n'en citer qu'un. Il se réfère par exception à Stuart Mill de la vieille école libérale anglaise et cite Leroy-Beaulieu de l'école française. Il mentionne en note des volumes

plus récents, par exemple : *Comment obtenir un emploi* de O. A. Lefebvre. Les Canadiens français vivent dans le milieu continental américain. En conséquence, ils doivent, tout en gardant leurs traits distinctifs catholiques et français, s'intégrer dans le mouvement nord-américain. Or, dans notre milieu, ce sont les méthodes dites américaines qui prévalent. Il faut donc les connaître pour s'en assurer la maîtrise. Il faut aussi savoir ce qu'implique la vente de nos jours et ce que requiert la présentation du produit, être renseigné sur les facteurs qui déclenchent la vente et connaître les auxiliaires de cette dernière. Il faut être informé des caractéristiques du voyageur de commerce.

Voilà les lignes maîtresses du volume de J.-Armand Trudelle *Psychologie et vente*. L'auteur a su énoncer des principes pertinents relatifs à la vente, colliger des exemples probants, étayer son travail d'anecdotes, de récits, de citations habilement choisis. Les Canadiens français se désintéressent trop de ce genre d'ouvrages. Que ceux qui s'adonnent au commerce, à la finance, à la vente sous toutes ses formes, se procurent ce volume qui leur revient aujourd'hui dans une édition revue et augmentée.

RODOLPHE LAPLANTE

## LITTÉRATURE

### *Ecrits divers*

LA TOUR FONDUE (Geneviève de).



Geneviève de la Tour Fondue

*Interviews canadiennes*. Montréal, Ed. Chantecler, 1952. 261p. 19.5cm. \$1.95 (par la poste \$2.05).

Des esprits prévenus ou superficiels semblent parfois prendre un tel plaisir à dauber le Canada français et à minimiser avec une outrageante partialité son respect des valeurs spirituelles que le dernier livre de Mme Geneviève de La Tour Fondue vient à son heure. La saine objectivité dont fait preuve l'auteur des *Interviews canadiennes* et l'optimisme serein qu'elle a su insuffler dans ces pages font que leur lecture ne saurait que contribuer à raviver chez nos compatriotes un enthousiasme menacé par les calomnies chroniques de certains censeurs patentés.

Les personnalités les plus représentatives de l'élite canadienne-française auxquelles s'adresse l'écrivain ne sont pas de ces esprits brouillons et défaitistes, convaincus de l'imminence de l'extinction de la culture dont notre groupe ethnique s'est vu confier le précieux dépôt. Si ces gens se rendent parfaitement compte de l'apathie et de la jobarderie générales, de la lenteur d'une prise de conscience tardive des réalités supérieures et de la menace que fait peser sur notre destin un américanisme épidémique, ils ne mésestiment pas les progrès accomplis depuis une décade et demeurent encore capables d'enthousiasme. Un des grands mérites de cet intéressant ouvrage est de sauvegarder dans l'esprit du lecteur un certain climat de confiance en l'avenir, en dépit de la sincérité et de la franchise d'esprits dont le premier souci est, à n'en pas douter, de rendre à leurs compatriotes le service de la vérité.

On ne saurait aussi trop savoir gré à Mme de La Tour Fondue d'avoir poussé ses investigations auprès de personnalités dont l'affiliation aux milieux les plus divers lui a permis de découvrir la vie de notre société et son évolution sous des angles très variés mais toujours complémentaires. Le danger inhérent au genre d'ouvrages que nous présente ici l'auteur de *Retour à la vigie* est de demeurer incomplet et d'inciter à des conclusions hâtives et erronées. L'écrivain a su éviter tous les pièges que lui tendaient une matière impersonnelle, un sujet aux contours un peu vagues, un propos qui pour demeurer

vrai doit porter la marque de la spontanéité. Quant à la langue vivante, alerte, nuancée et fonctionnelle que manie Mme de La Tour Fondue, elle entre pour beaucoup dans le succès d'un livre où affleurent à chaque page d'une écriture prodigue et féminine une sensibilité retenue et une facilité rare.

Tous liront avec intérêt et profit cet essai optimiste sans excès sur la civilisation canadienne.

LOUIS MORIN

### *Roman*

DANTIN (Louis).

*Les enfances de Fanny.* [Avant-propos de R. Dion-Lévesque] Montréal, Ed. Chantecler Ltée, 1951. 286p. 19.5cm.

Dangereux

*Les enfances de Fanny* est une de ces oeuvres posthumes qui rendent un son triste parce qu'elles pétrifient dans la solitude et la déchéance le masque de certaines âmes dont le destin tragique nous fait mal. Louis Dantin, on le sait, connut une adolescence tourmentée, l'abandon, la lutte acharnée avec le gagne-pain et aussi, malheureusement, le « lent et douloureux écartement de ses premières croyances ». Tout cela nous l'avait rendu cher et digne de pitié. Si son dernier roman, publié par les soins de M. Rosaire Dion-Lévesque, nous laisse apitoyés et inquiets, c'est qu'il porte la marque des options définitives et qu'il répond, dans la pensée de son auteur, à un besoin de se dépouiller et de se met-



Louis Dantin

tre le coeur à nu. A M. le Dr Gabriel Nadeau, son ami intime, Louis Dantin confiait un jour : [...] *Fanny* est une tranche de ma vie; c'est le souvenir d'une époque où j'étais complètement désemparé, où je quêtai l'affection comme un pauvre demande du pain. J'ai bravé alors les conventions du monde, et aujourd'hui je ne rougis pas de cet attachement : un sentiment humain appartient à l'humanité. *Fanny* c'est une dette de reconnaissance. » A la lumière de cette confidence où perce le regret de l'amante morte, comment ne pas deviner l'homme blasé, avide de sympathie et désespérément inassouvi? Et d'ailleurs, qu'est le roman posthume de Dantin, sinon le long cri d'une âme frustrée vers l'assouvissement?

Fanny est un être primitif dans les veines duquel coule la sève exhubérante des jungles. Sa nature vive, alerte, débordante de mouvement, poussée d'instincts hardis et sauvages, n'a pas trouvé dans une union désassortie le terrain favorable à l'épanouissement d'un équilibre intérieur. Supplantée dans l'affection de son mari par une rivale à qui elle cède avec une bienveillance par trop indulgente sa place au foyer, l'héroïne porte en elle la blessure d'une jeunesse manquée, bouillante de forces comprimées. Peu à peu son amour toujours dédaigné se refroidit et se mue en une pitié affectueuse. Vaincue par une fatalité acharnée à la frustrer de la tendresse dont elle a soif, Fanny rejoint ses fils à Boston. Au coeur du Roxbury noir, elle retrouve momentanément ses anciens rêves de bonheur. Mais elle n'en est pas encore au terme de l'épreuve. Un jour, après une âpre lutte avec elle-même, Fanny décide de donner à son mari abandonné par une maîtresse déçue et impotente la preuve d'un amour fidèle et généreux : elle revient vers lui. Hélas ! la jeune femme ne connaît pour prix de son sacrifice que la douleur de se voir rejetée par l'époux qu'elle aime toujours et par une soeur puritaine. La mort dans l'âme, Fanny rentre à Boston. C'est là qu'elle goûte enfin, avec un Blanc, le bonheur si éperduement désiré d'un amour partagé. Jaloux de cette liaison, un ami d'enfance de l'héroïne veut attenter à la vie du séducteur étranger. Dans un effort désespéré pour sauver son amant, Fanny est blessée mortellement.

*Les enfances de Fanny*, on a vite fait de s'en rendre compte, est un roman noir : la fatalité y sème à chaque épisode ses pièges sous les pas de la jeune femme traquée par la méchanceté, le mépris et l'ingratitude. Le malheur veut aussi que la lecture de ces pages écrites dans une langue sobre, fonctionnelle et châtiée incline le jugement à se prononcer en faveur de l'amour libre, le seul qui dans *Fanny* ne déçoive pas l'héroïne. Lorsque l'auteur nous présente implicitement, comme un modèle d'abnégation et de désintéressement, l'épouse légitime désertant le foyer pour céder la place à une rivale, il oublie que la véritable grandeur n'est possible que dans la fidélité. Que *Fanny* est loin de posséder la noblesse d'âme de la Marthe de *l'Echange* de Claudel, si grande et si belle dans sa lutte pour arracher son mari à l'intruse ! Dans *les Enfances de Fanny*, le romancier semble ne s'être pas assez départi d'une certaine sympathie aveugle pour pouvoir projeter, sur un récit qui fût demeuré substantiellement le même, les lumières d'une conscience authentiquement chrétienne. La complaisance avouée qui l'incite à ne contempler son personnage qu'avec les yeux d'un cœur endolori, le contraint, peut-être à son insu, à une indulgence lamentable dont l'effet est de fausser en lui les perspectives morales d'une vie ou l'héroïsme demeure assez suspect.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

PALLASCIO-MORIN (Ernest).

*La louve*. Roman. [Québec, Institut Littéraire du Québec [c1952]. 206p. 19cm. \$150 (par la poste \$1.60).

Pour adultes

*La louve* est un roman qui accuse un certain relief sur l'ensemble de la production courante, grâce à son thème très riche et à un souci évident de la forme. Oh ! il y a loin encore du dernier roman de Pallascio-Morin au chef-d'oeuvre, mais que le romancier s'applique à fuir la médiocrité où stagne notre littérature de fiction suffit déjà à révéler chez lui un certain sens des valeurs et à lui concilier la critique.



Ernest Pallascio-Morin

Le premier reproche qu'on puisse adresser à l'auteur de *la Louve* est d'avoir présumé de ses forces en s'attaquant à l'étude d'un personnage dont les abîmes demeurent tellement profonds qu'il eut fallu le talent et la psychologie incisive d'un Mauriac pour y diriger quelques-uns de ces jets de lumière ardents qui mettent le cœur à nu. D'une âme tourmentée par un égoïsme forcé, victime d'une solitude effroyable, le romancier s'avère impuissant à retenir autre chose que les excès et les tics. S'il tente par instants d'éclairer le drame intérieur qui déchire son héroïne, d'en mettre à jour les composantes et d'en expliquer la logique interne, les moyens auxquels il recourt trahissent une telle indigence que le personnage ne parvient jamais à se dépouiller complètement de tout le conventionnel dont l'affuble involontairement son créateur. Et de là vient, sans doute, cette froideur et cette indifférence qui, chez le lecteur, stérilisent à chaque page un effort de communion à l'état d'âme d'Antonia. Rien chez cette femme ne contribue à déclencher dans l'âme du lecteur les mobiles de la pitié. Thérèse Desqueyroux, à l'instar de l'héritière de *la Louve*, est un être taré, dénaturé, mais combien plus touchant et pitoyable. L'héroïne de Mauriac vit d'une vie intense

alors que celle de Pallascio-Morin s'agite, éclate et tonne comme une furie de mélodrame. Et ceci nous amène à formuler contre l'oeuvre un second grief.

Les héros de *la Louve* sont des personnages de mélo égarés dans le roman. Le manipulateur qu'est Pallascio-Morin régit tous les satellites de ce petit univers en fonction de l'effet qu'il prétend tirer de leurs gestes, de leurs silences ou de leurs vitupérations. Je pense à ces scènes par trop délibérément théâtrales que constituent la promenade de Solange et Pierre-Yves sur le fleuve, l'entrevue avec le ministre de la santé, le retour de la vieille Marie et du frère cadet métamorphosé en évêque, la mort d'Antonia. Le lecteur croit nager en plein feuilletton.

On ne saurait taire cependant le mérite habituel d'un dialogue vrai et nourri, dont le naturel fait aisément oublier les longueurs et les redites. Il nous vaut les pages les mieux écrites, les plus vivantes et les plus senties du roman. Quant au style de l'oeuvre en général, il porte d'évidentes traces de polissage qui ne parviennent malheureusement pas à voiler une certaine gaucherie dans l'emploi des termes de même qu'une certaine naïveté dans la recherche du tour élégant.

CLAUDE RICHARD

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

### LITTERATURE

#### Roman

MAURIAC (François).

*Galigai*. Roman. Paris, Flammarion [c1952]. 177p. 19cm. \$1.90 (par la poste \$2.00).

#### Appelle des réserves

Les fauves de la ménagerie mauriacienne connaissent déjà une assez grande notoriété pour qu'il nous suffise d'écrire ici que l'héroïne du dernier roman de l'académicien est un autre de ces « montres sacrés » dont M. Mauriac s'est toujours plu à peupler son oeuvre. Inutile donc d'évoquer cette meute hurlante à laquelle s'apparente Agathe de Camblanes et de projeter d'inutiles clartés dans un repaire déjà trop souvent exploré par le lecteur. Bornons-nous à noter que *Galigai* rassemble — pour notre plus grande édification, il va sans dire — les types les plus représentatifs d'une oeuvre dont on serait parfois tenté d'affirmer qu'elle illustre l'échec apparent de la Rédemption.

De l'expression même du romancier, ces pages exposent « le drame sexuel du désir qui se heurte au dégoût », chez des êtres dominés par « une amazone persuadée de la toute-puissance de la volonté, même en amour ». On imagine facilement les ressources qu'offre pareil sujet au peintre du *Désert de l'amour* et du *Mal*. Le malheur a voulu qu'au sein de cet univers clos, livré à la corruption, M. Mauriac



François Mauriac

se soit révélé impuissant à capter et à traduire le cheminement souterrain d'une grâce qui eût peut-être vaincue, au terme de l'aventure, la hantise de la boue en ces âmes de péché. Même si à la dernière page de l'oeuvre, un mystérieux rendez-vous semble convoquer Nicolas Plassac à une hypothétique rencontre avec Dieu, même si achèvement de mourir en ce jeune coeur les voix de l'idole, il faut se garder de conclure naïvement à la portée chrétienne du roman. Plus que la vague allusion à un éventuel triomphe de la grâce dans l'âme veule de Nicolas s'imposent à nous la grimaçante férocité d'une femme possédée par une puissance monstrueuse de volonté qui la « précipite contre l'obstacle avec

un entêtement aveugle, presque animal », la soif charnelle de Gilles et de Marie, l'écoeuvante vénalité de Mme Plassac. A l'instar de tous les romans qui l'ont précédé, *Galigai* plonge le lecteur dans un abîme si profond de déchéance que, même offerte, la lumière ne saurait éclairer et transfigurer les monstres qui y rampent. Quant à l'envoûtement qu'opère infailliblement le charme de l'art incisif, aigu, corrosif et brûlant de Mauriac, il nimbe d'une telle vérité ce récit qu'il devient presque impossible d'échapper à la fascination de ces âmes troubles et de rompre les liens de leur inéluctable solitude spirituelle.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

GOUDGE (Elizabeth).

*La soeur des anges et le Petit cheval blanc.* Traduit de l'anglais par Yvonne Girault. Paris, Plon [1951]. 256p. 19cm.

Deux délicieux contes, bien liés à la réalité. C'est le bon des êtres même méchants, qui finit par ressortir. Mais l'atmosphère ici, a un caractère spirituel. Dans chaque histoire, il y a un pasteur, qui par sa piété ou ses actes, influence la marche du récit. « Dans son sommeil même, il travaillait encore à illuminer les âmes attristées, à réparer les vies brisées, à planter des fleurs et à composer son prochain sermon. »

Ce sont des histoires honnêtes et féériques à la fois, pour distraire, oui, mais qui en même temps enseignent à vivre. Elizabeth Goudge est Anglicane, je suppose, car elle croit à la Sainte Vierge et elle en parle souvent. Son style est charmant, ses comparaisons toujours neuves et souvent accrochées à des détails de nature. C'est un grand écrivain qui n'a pas peur d'essayer de faire du bien tout en s'appliquant à bien écrire.

On croit à la Résurrection et à la Vie, dans ces récits. Ce qui m'émerveille, à chaque livre d'Elizabeth Goudge, c'est la fertilité, l'imprévu et la fantaisie de sa riche imagination. Tout ce qu'elle invente coule comme si c'était possible et vrai.

L'observation exacte de la nature, de la flore, donne aux livres de cet écrivain une valeur de premier ordre. Elizabeth Goudge aide à aimer le monde; elle nous promène dans le bois, nous montre la mer, le ciel, et nous indique tout ce qui peut rendre gratuitement la plus pauvre vie merveilleuse ! Au fond, c'est l'amour, qui préside ici, mais non uniquement l'amour physique, plutôt l'amour des hommes entre eux, alimenté par l'amour de Dieu, nourri de sagesse, de piété et de tendance vers le mieux, de contrainte de soi pour tuer l'égoïsme et le mal.

MICHELLE LE NORMAND

## *Le congrès des bibliothécaires à Sherbrooke*

Le Congrès de l'Association des Bibliothécaires de Langue française tenu à Sherbrooke les 11, 12 et 13 octobre derniers, a obtenu un plein succès. Le thème du Congrès, *Bibliothèque et Education*, avait attiré dans la Reine des Cantons de l'Est, des bibliothécaires de tous les coins de la province. Les autorités religieuses et civiles ont apporté à ces assises culturelles leur collaboration la plus bienveillante et la plus compréhensive; leur accueil, de même que le dynamisme des bibliothécaires de Sherbrooke, ont été pour beaucoup dans leur réussite.

Comme d'ordinaire, l'Association a procédé à l'élection de son nouveau conseil, qui se compose comme suit : Président, M. Raymond Tanghe; vice-président, R. P. Edmond Desrochers, s.j.; trésorier, M. l'abbé Irénée Sauvé, p.s.s.; secrétaires conjointes, Mlles Claire Audet et Alvine Bélisle; conseillers : R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., Mlles Juliette Chabot et Claire Godbout, M. Joseph Brunet.

Des résolutions importantes furent adoptées au cours du Congrès, qui marque une nouvelle étape dans le progrès continue de nos bibliothèques.

## *Voeux du huitième congrès de l'A.C.B.F.*

A l'adresse de la rédaction de la revue *Lectures*

CONSIDERANT que la revue *Lectures* publie, à des dates fixes, ses numéros mensuels et que par ailleurs les nouvelles recueillies par le Comité de Bibliotheca de l'A.C.B.F. lui arrivent à des époques variables :

L'A.C.B.F. réunie en son huitième congrès, émet le voeu qu'une plus étroite collaboration entre les deux assure aux membres une connaissance toujours à date des événements importants concernant l'Association et ses membres.

\* \* \*

A l'adresse du Conseil de l'A.C.B.F.

L'A.C.B.F. réunie en son huitième congrès prie son Conseil de former un Comité chargé d'étudier un projet de législation concernant les bibliothèques de la Province de Québec et de faire rapport au Conseil et ultérieurement à l'assemblée générale.

A l'adresse du Conseil de l'A.C.B.F.  
CONSIDERANT la nécessité d'études des problèmes concernant les bibliothèques paroissiales;

CONSIDERANT le besoin de faire publier, par le service de Statistique de la Province de Québec et par le Bureau Fédéral de la Statistique, les statistiques des bibliothèques de notre Province;

L'A.C.B.F. réunie en son huitième Congrès émet un vœu priant le Conseil de l'Association d'étudier l'opportunité de créer un Comité des bibliothèques paroissiales qui répondrait à ces divers besoins.

\* \* \*

A l'adresse du Conseil de l'A.C.B.F.  
CONSIDERANT que les religieuses ne peuvent pas sortir le soir;

L'A.C.B.F. demande à son conseil que les Carrefours aient lieu de préférence le samedi après-midi.

\* \* \*

A l'adresse du conseil de l'A.C.B.F.  
CONSIDERANT l'absence de normes de salaires des bibliothécaires de la Province de Québec;

L'A.C.B.F. prie son Conseil de former un Comité pour l'étude d'une échelle rationnelle des salaires pour les bibliothécaires, en rapport avec leurs qualifications et leur expérience.

\* \* \*

A l'adresse de la Société Saint-Jean-Baptiste.  
CONSIDERANT l'intérêt et l'appui de la Société Saint-Jean-Baptiste pour les bibliothèques à travers notre Province;

L'A.C.B.F. réunie en son huitième congrès annuel prie son Conseil de formuler des remerciements à la Société Saint-Jean-Baptiste.

\* \* \*

A l'adresse des autorités civiles et religieuses.  
CONSIDERANT les nombreuses marques d'estime et d'encouragement reçues à l'occasion de son huitième congrès annuel;

L'A.C.B.F. prie son Conseil de formuler des remerciements à Son Excellence l'Archevêque de Sherbrooke, aux MM. du Conseil municipal de la cité de Sherbrooke, à M. le Ministre John S. Bourque, à M. le Député Gingue, à M. le Président de la Commission Scolaire de Sherbrooke, à la Cité de Montréal, aux religieuses du Mont Notre-Dame et aux Frères du Sacré-Coeur.

## Place à un rayon d'orientation dans nos bibliothèques scolaires !<sup>1</sup>

(Suite)

### IV



Fr. Blaise Laurier, c.s.v.

Nous supposons pour un instant que nous adoptions les sections proposées. Notre rayon est prêt à recevoir *ces nouveaux venus*, les livres et les brochures qui influenceront profondément la conduite et l'orientation de nos adolescents et de nos adolescentes, parce qu'ils trouveront dans ces entretiens intimes, silencieux et personnels — avec les auteurs, ces conseillers discrets — une source de joie; un élément de culture et de formation; et sans doute, des éclaircissements, des renseignements, des conseils et suggestions, qui, un peu comme ces lumières phosphorescentes qui indiquent l'heure dans la nuit et avertissent que bientôt il sera temps de se lever pour saluer et bénir un jour nouveau, ces suggestions, dis-je, leur permettront

lorsqu'ils seront plongés dans la noirceur du doute et de l'incertitude, de faire le point, de voir où ils en sont, de percevoir le moment des grandes décisions et des orientations nouvelles.

#### A. *Section-Style de vie*

Il convient, semble-t-il, pour des raisons psychologiques, d'introduire tout d'abord les nouveaux venus de la *Section-Style de vie*. Entendons-nous auparavant sur les termes. Par style de vie, il s'agit, à mon sens, d'une conception de la vie; d'une façon de voir les choses, de traiter avec ses semblables, d'aborder les problèmes, de résoudre les difficultés, de réaliser l'équilibre et l'harmonie de sa personnalité, d'effectuer la synthèse de sa destinée.

Pour nos adolescents, pour nos adolescentes, les enfants chéris « de toutes les mystiques », il va sans dire qu'il s'agit d'un style de

1. Conférence prononcée devant les membres de l'A.C.B.F., le 15 mars 1951.

vie humain, chrétien, catholique, et pourquoi pas apostolique. Années décisives que les années d'adolescences ! Toute la vie de nos grands garçons et de nos grandes filles va dépendre des choix qu'ils auront faits au cours de cette période d'effervescence. Il y a plus. Au dire des auteurs de *Toi qui deviens homme !* (A5)<sup>1</sup> et de *Toi qui deviens femme, déjà !* (A9)<sup>1</sup> il s'agit pour eux d'un choix fondamental qui précède et implique tous les autres. Que feront nos jeunes gens de leur vie ? Une oeuvre grande et courageuse, digne d'être offerte à Dieu, bienfaisante pour les hommes, un don magnifique, une force de joie et d'amour dans le monde ? Ou bien une réalisation médiocre, une vaine agitation, une perpétuelle défaite, une pauvreté sans nom, une médiocrité navrante, ou pis encore, une « méditation » pour le mal, une lâcheté, une honte ? Il s'agit vraiment d'un choix fondamental.

C'est pourquoi, je n'hésite pas à inclure dans notre section-style de vie :

1. *Des livres d'orientation chrétienne et spirituelle.*

Pour nos grands garçons, des livres de *méditation* comme *Aux jeunes gens, face à la vie* du Père Plus. (A1)

*Adolescent qui es-tu ?* du Père Claude. (A2)

Pour nos grandes filles, le recueil de *méditation* pour étudiantes :

*En avant sur la route claire*

de Jean Le Presbytre et Fabienne Van Roy. (A3)

Peut-être l'habitude de la méditation quotidienne leur fera-t-elle éprouver dans le creux de l'âme, cette expérience tout spirituelle de Guy de Larigaudie : « Je suis tellement accoutumé à la présence de Dieu . . . que j'ai toujours au fond du coeur une prière montant à fleur de lèvres . . . C'est, au fond de soi-même, une eau infiniment calme et transparente que ne peuvent atteindre ni les ombres ni les remous de la surface. »

J'hésite un peu à inclure

*Va, fille de Dieu, va !* du Père Baeteman. (A4)

un beau traité de vie spirituelle, écrit en 1925, et que l'Evêque de Strasbourg considérait comme un « précieux bréviaire ». C'est que pour plaire à nos grandes filles, de cette seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, cet ouvrage aurait besoin d'être rajeuni, d'être adapté.

2. *Des livres d'orientation d'un style de vie montante et réaliste.*

Tels sont, par exemple, pour nos adolescents,

*Toi qui deviens homme* de Jean Le Presbytre. (A5)

un livre de vision, d'élan, d'idéal, de réalisme, « à la psychologie déliée, au style chaud et poétique », qui aidera nos grands garçons à faire le choix fondamental d'un style de vie à la mesure de leur

---

1. La lettre A réfère à l'APPENDICE; les chiffres, à l'ouvrage mentionné.

taille, et à résoudre sainement les conflits qui s'agitent en eux, et où le meilleur et le pire se disputent trop souvent leur âme en fermentation. Pour des jeunes étudiants de 15 à 18 ans, « une introduction à la vie du meilleur aloi ». Les adultes qui le liront y apprendront l'art de parler à des adolescents.

*Billets à Jean-Claude de Jacques Vivant. (A6)*

une série de trente-trois billets à un jeune étudiant de 15 ans, et portant sur sa vie, sa foi, son cœur et ses joies. C'est une mise en garde contre les jeunes désabusés qui trouvent la vie amère, regrettent le passé, appréhendent l'avenir; c'est aussi l'apologie des types de cran qui déclarent . . . que la vie est belle, archibelle dans ses épreuves comme dans ses joies.

*L'école des chefs de G. Courtois. (A7)*

quelque chose de bien. Une école d'énergie et de discipline personnelle ! Quinze leçons pratiques sur les traits de caractère que doit développer le jeune chef en puissance pour traiter avec ses supérieurs, ses égaux, ses subordonnés.

*Toi, l'homme nouveau ! du Père Frederic. (A8)*

une formule classique qui fait appel à la volonté, aux sources profondes de la vie, et qui exalte dans le surnaturel des puissances humaines. Un langage plus idéaliste que réaliste. Une foi « inentamée en la jeunesse ».

Et pour nos adolescentes, le plus beau que je connaisse :

*Toi qui deviens femme, déjà ! de Fabienne Van Roy. (A9)*

est une adaptation de *Toi qui deviens homme*. Il s'adresse aux jeunes filles de 14 à 18 ans. L'éclosion de l'amitié, l'éveil à l'amour, la découverte de la beauté, l'exercice à la pensée personnelle, la rencontre de Dieu et de la Vierge, voilà les thèmes qui remueront leur âme, pleine d'espoir et de jeunesse, éprise d'idéal, sensible aux « appels du grand large », du dévouement, du don de soi. Pages dynamiques, pleines de psychologie pénétrante, qui les éclaireront aussi sur les conditions réelles de leur vie présente et future, et qui favoriseront leur adaptation à un style de vie bien féminin, en accord avec leur mission.

Ajoutons les ouvrages de Paula Hoesl — aux idées sérieuses et profondes, à la doctrine sûre et pleine de noblesse, aux incidents dialogués, aux répliques vives et enjouées, aux inspirations lyriques de l'enthousiasme :

*Ton cœur devant Dieu (A10)*

*Le beau visage de la vie (A11)*

*L'âme ardente des jeunes (A12)*

*...Si tu veux regarder la vie en face (A13)*

*Jeune fille... si tu veux être moderne (A14)*

Dans ces entretiens intimes avec cette grande amie, si débordante de compréhension et de sympathie, l'adolescente appréciera un style de vie montante, parsemée de joies et de difficultés; elle se découvrira dans ses grandeurs et ses petites misères; elle saisira mieux les réalités de la vie et leur puissance d'attraction vers le mieux ou le pire.

La collection *Ta mission aujourd'hui* de l'abbé Llewellyn :

*Ta personne* (A15) — *Ton milieu* (A16) — *Ton futur* (A17)  
— *Ton foyer* (A18).

s'adresse à la jeune fille au sortir de l'adolescence. Nos grands garçons au sortir de cette même période pourront lire ces ouvrages avec profit, car il est souvent question d'eux.

Au début de chaque volume, l'auteur adresse une prière à l'une ou à l'autre de nos grandes Dames de la Nouvelle-France, pour qu'elles puissent continuer leur mission auprès des jeunes canadiennes. A Marie de l'Incarnation, il demande de les préparer à leur tâche de demain — *Ta personne*; à Jeanne Mance, de les aider à rayonner autour d'elles, à travailler à la grandeur de leur milieu et de leur pays, à la gloire de Dieu — *Ton milieu*; à Marguerite Bourgeois, de les aider à mieux préparer pour demain leur foyer canadien — *Ton futur*.

Prières significatives qui éclairent et précisent le but de chaque volume ! Le style, à la manière de l'abbé, du Père, comme on l'appelait. Le parler, aussi délicat que franc.

### 3. Des livres sur l'éducation de la pureté.

Quelques-uns seulement. Mais les meilleurs. Naturellement, ici, comme dans la plupart des ouvrages cités, il s'agit d'éducation, de formation. D'autre part, on comprendra que dans ce domaine il s'agit d'un *choix radical* ! Les bons livres qui traitent la question comme il convient sont rares. Les mauvais sont nombreux. Nos adolescents et adolescentes profiteront certainement de la lecture des quelques bons livres qui emploient un langage à leur portée; donnent des renseignements francs, propres, sains; présentent une direction sûre, sympathique, ferme.

À ce sujet, il convient de signaler :

*Tu n'es plus un enfant* du Chanoine Jean Violet. (A19)

Ce sont des confidences à un garçon de 13 à 16 ans. Un parler franc et simple : l'auteur nomme *coq*, ce qui s'appelle *coq* ! Une brochure nette, claire et franche, comme les jeunes adolescents les aiment.

*Jeunesse moderne et chasteté* du Père Kelly. (A20)

Il s'agit, selon le Père Jean Laramée, d'un traité de psychologie, de morale et d'ascèse catholique portant sur la chasteté extra-conjugale et les problèmes qui s'y rattachent : fréquentation, choix d'un époux ou d'une épouse, etc. L'ouvrage est dû à la collaboration de

plusieurs Pères Jésuites américains, sous la direction du Père Kelly.

Il s'adresse aux parents, aux éducateurs, aux religieux ou laïques, hommes ou femmes; aux jeunes, garçons et filles, d'âge universitaire. Quant aux adolescents et adolescentes, ils pourront le lire après avoir consulté leurs parents et leurs maîtres. La haute inspiration de cet ouvrage marquera pour toujours leur conception du sexe et de l'amour. La brochure ne se contente pas d'indiquer les frontières du péché, mais en exaltant la splendeur de la chasteté, elle invite les jeunes à consentir joyeusement les sacrifices qui assurent en même temps que le pur amour de Dieu, la parfaite maîtrise de soi. (Préface p. 9)

*Jeunesse moderne et ses luttes* du Père Jean Laramée (A21)

est un ouvrage qui s'adresse d'abord aux parents. Je l'inclus dans cette catégorie à cause du chapitre sur l'âge d'aimer, « de nature, selon l'auteur, à aider de grands jeunes hommes et de grandes jeunes filles, à condition qu'ils en abordent la lecture avec une disposition d'âme qui n'est guère prisée du jeune homme et de la jeune fille modernes : l'humilité d'esprit. (p. 2)

4. *Des livres sur les relations inter-personnelles.*

Mentionnons ici trois ouvrages sur les relations entre jeunes gens et jeunes filles :

*Elle et... toi, jeune homme* du Père Honoré, s.j. (A22)

De cet ouvrage, les éditeurs ont raison de nous dire qu'il est un guide sûr et un conseiller discret... Son but est non seulement d'éclairer les jeunes gens sur la manière de concevoir leur vie au sortir de l'adolescence, mais aussi d'aider les parents et les éducateurs dans leur mission d'initiateurs et de guides (Couverture).

*Lui et... toi, jeune fille* du Père Honoré, s.j. (A23)

La revue *Educateurs* en donne l'appréciation suivante : « Le sujet est traité dans toute son ampleur avec délicatesse et d'une manière adaptée à nos moeurs contemporaines. La psychologie de la jeune fille comparée à celle du jeune homme y est étudiée de façon remarquable; tous les écueils sont signalés, stigmatisés. »

*Relations entre jeunes gens et jeunes filles* de Jean Violet (A24)

Un ouvrage qui s'adresse aux adolescents et adolescentes et à leurs parents; une brochure qui « n'a pas tant pour but de délimiter avec précision ce qui est permis ou défendu... que de montrer les dangers, et crier « casse-cou » quand il est nécessaire (p. 5). Un langage didactique, bref, impératif, un peu sec, en ligne directe. Un ouvrage qui manque d'onction, mais solide et substantiel pour nos gars et nos filles de 16 à 20 ans.

*Quelqu'un m'attend* de Frieda Stadler. (A25)

Pour la jeune fille, il s'agit du compagnon de sa vie, de son prochain, de Dieu. Un beau livre qui révélera à l'adolescente ce que Dieu

a « rêvé d'elle »; ce que le compagnon de sa vie attend d'elle; ce que la société désire d'elle; ce qu'elle est réellement; ce qu'elle voudrait être au fond de son cœur.

(A suivre)

FR. BLAISE LAURIER, C.S.V.

## RETRAITE FERMÉE

### A L'INTENTION DES BIBLIOTHECAIRES

Date: Du vendredi soir, 5 décembre à 8 heures p.m. au  
lundi, 8 décembre vers 4 heures.

Lieu: Monastère des Religieuses Dominicaines,  
Salaberry-de-Valleyfield, Qué.

Prédicateur: Le R. P. Marie-Joseph D'Anjou, s.j.

|             |                         |        |
|-------------|-------------------------|--------|
| Conditions: | Pension des trois jours | \$8.00 |
|             | Offrande au prédicateur | \$2.00 |
|             | Autobus (aller-retour)  | \$1.90 |

Toute personne désireuse de s'inscrire à cette retraite est priée de s'adresser à Mlle Alvine Bélisle, 4288, avenue Henri-Julien, avant le 25 novembre.

*Amateur de musique*

## OEUVRES ET DISQUES DE BEETHOVEN

par RENÉ GIRARD

PRÉFACE DE PAUL LOYONNET

M. René Girard fait ici l'inventaire de toute l'oeuvre beethovenienne, et des disques qui lui sont consacrés. L'auteur accorde à chaque genre touché par Beethoven une étude sommaire mais significative, puis il analyse chacune des oeuvres dans ce genre et donne une appréciation sur les différentes interprétations offertes sur disques. Volume très utile à l'amateur de disques pour l'inspirer dans ses achats.

224 pages: \$2.50 (par la poste: \$2.65)

### Du même auteur:

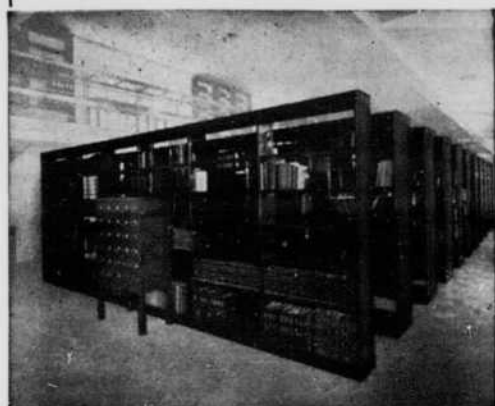
*Les neuf symphonies de Beethoven* (2e édition)

178 pages, 190 exemplaires musicaux: \$1.50 (par la poste: \$1.65)

## F I D E S

25 est, rue Saint-Jacques  
M O N T R E A L

*Améliorez  
votre bibliothèque*



## BIBLIOTHÈQUES EN ACIER

Permanent. Faites d'acier extra fort recouvert d'émail cuit au four. Demandez nos prix.

Évitez tout désappointement: commandez maintenant. Prompte livraison.

**ELECTRICAL MANUFACTURING  
CO., LIMITED**

Claude Rousseau, prés.  
MONTMAGNY, Qué.

## ÉPOUSE ET MÈRE AVEC MARIE

par

J. L'Archevêque-  
Duguay

•

Ce petit volume marque un sommet. Cela n'est plus de la simple poésie familiale, mais de la pure et claire mystique. L'auteur évolue dans ce genre nouveau avec une aisance parfaite, parce que, là encore, elle n'a qu'à transposer ses propres expériences, qu'à traduire des impressions ressenties.

•

90 pages : \$0.75  
(par la poste : \$0.85)

— FIDES —

25 est, rue Saint-Jacques  
MONTRÉAL

## TABLE ALPHÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

|                      |                        |                      |
|----------------------|------------------------|----------------------|
| BOSCO (H.), 119.     | L'ARCHEVEQUE-          | MORTON ROBINSON      |
| CHANSON (P.), 124    | DUGUAY (J.), 128       | (H.), 111            |
| DANTIN (L.), 131     | LA TOUR FONDUE         | PALLASCIO MORIN      |
| GILL (Ch.), 97       | (G. de), 130           | (E.), 133            |
| GINGRAS (J.-B.), 127 | LEGER (Mgr P.-E.), 128 | TROYAT (H.), 116     |
| GOUDGE (E.), 136     | MAURIAC (F.), 135      | TRUELLE (J.-A.), 129 |

## Choix de volumes

### PHILOSOPHIE

|                                                                                            |        |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Cognet (Louis), <i>Le Père Teilhard de Chardin et la pensée contemporaine</i> . 198p. .... | \$2.00 |
| Heller (Dr L.), <i>Les âges de l'homme</i> . 317 p. ....                                   | \$2.60 |
| xxx <i>Magie des extrêmes (Etudes Carmélitaines)</i> . 224p. ....                          | \$3.00 |
| Tonquedec (J. de), <i>L'existence d'après Karl Jaspers</i> , 141p. ....                    | \$1.25 |

### ECRITURE SAINTE

|                                                                     |        |
|---------------------------------------------------------------------|--------|
| xxx <i>L'Histoire de Dieu</i> . 133p. ill. ....                     | \$0.35 |
| xxx <i>Le Nouveau Testament (Maredsous)</i> . 598p. ....            | \$1.50 |
| xxx <i>La sainte Bible (Maredsous) grande édition</i> . 1576p. .... | \$7.50 |
| petite édition, 1407p. ....                                         | \$3.25 |

### LIVRES RELIGIEUX

|                                                                                            |        |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Cayrol (Jean), <i>Les mille et une nuits du Chrétien</i> . 126p. ....                      | \$1.50 |
| Desrosiers (Adélar), <i>Les belles histoires des Grèves</i> . 64p. ....                    | \$0.30 |
| Daniel Rops, <i>L'Eglise de la Cathédrale</i> . 830p. ....                                 | \$4.75 |
| Mogenet (H.) s.j., <i>La vocation religieuse dans l'Eglise</i> . 126p. ....                | \$1.50 |
| Piat S.) o.f.m., <i>La Vierge du sourire et Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus</i> . 105p. .... | \$1.00 |
| Plus (R.), <i>La paix intérieure</i> . 161 p. ....                                         | \$1.65 |

### MARIAGE — EDUCATION

|                                                                              |        |
|------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Clément (Marcel), <i>L'art d'aimer</i> . 232p. ....                          | \$1.50 |
| Courtois (G.), <i>L'art d'élever les enfants d'aujourd'hui</i> . 267p. ....  | \$1.50 |
| Courtois (G.), <i>Pour réussir auprès des enfants</i> . 150 p. ....          | \$0.75 |
| Guittard (Louis), <i>L'évolution religieuse des adolescents</i> , 492p. .... | \$5.00 |

### BEAUX-ARTS

|                                                                             |        |
|-----------------------------------------------------------------------------|--------|
| Dochy (J.), <i>Bruges et ses plus beaux tableaux</i> . 113p. ....           | \$2.00 |
| Ludwig (E.), <i>Beethoven</i> . 307p. ....                                  | \$2.50 |
| Perrodon (J.), p.s.s., <i>Notre beau chant grégorien</i> . 270p. ....       | \$1.25 |
| Prod'Homme (J.-G.), <i>Les sonates pour piano de Beethoven</i> . 289p. .... | \$1.75 |

### LITTÉRATURE

|                                                                     |        |
|---------------------------------------------------------------------|--------|
| Duchemin (M.), <i>Neuf filles pour un garçon</i> . 202p. ....       | \$1.50 |
| Duhamel (G.), <i>Cri des profondeurs</i> . 246p. ....               | \$1.50 |
| Estienne (Y.), <i>Les invités de la Pentecôte</i> . 254p. ....      | \$1.75 |
| Hoesl (P.), <i>Comme le feu du ciel</i> . 345p. ....                | \$2.75 |
| La Tour Fondue (G. de), <i>Interviews canadiennes</i> . 261 p. .... | \$1.95 |

### HISTOIRE — BIOGRAPHIES

|                                                                            |        |
|----------------------------------------------------------------------------|--------|
| Guttenberg (A.-Ch. de), <i>La manifestation de l'Occident</i> , 391p. .... | \$3.50 |
| Raymond (M.), <i>Le cow-boy de Dieu</i> . 220p. ....                       | \$1.50 |
| Rossi, <i>Traqués par Dieu</i> . 254p. ....                                | \$2.25 |
| Winowska (Maria), <i>C'est l'heure des saints</i> , 240p. ....             | \$2.00 |

# F I D E S

25 est. rue Saint-Jacques  
M O N T R E A L